

ALMANACH
DU
Peuple

NEUVIÈME ANNÉE

PRIX : 15 CENTIMES

BRUXELLES
Au journal LE PEUPLE
Rue des Sables, 35

1896

LIBERTÉ JUSTICE SOLIDARITÉ FRATERNITÉ
G. DE GUYSE

PARTI OUVRIER BELGE :

Le siège du Conseil général est à Bruxelles.

Adresser les communications et cotisations au secrétaire-trésorier, Grégoire Serwy, à la *Maison du Peuple*, place de Bavière.

FÉDÉRATIONS :

- Fédération Bruxelloise, *Maison du Peuple*, Bruxelles.
- Louvaniste, *Au Prolétaire*, Louvain.
- Nivelloise, *Caves du Chapitre*, Nivelles.
- Anversoise, *Au Werker*, rue Basse, 146, Anvers.
- Malinoise, *De Toekomst*, Malines.
- Gantoise, *Au Vooruit*, Gand.
- de la West-Flandre, *A la Fraternelle*, Courtrai.
- du Centre, *Au Progrès*, société coopérative, Jolimont.
- du Borinage, *A la Coopérative*, Wasmes.
- du Bassin de Charleroi, Léonard, Jolimont.
- Namuroise, *Maison du Peuple*, Namur.
- de la Vallée de la Meuse, *A la Populaire*, Liège.
- de la Vallée de la Vesdre, *Maison du Peuple*, Verviers.
- Hutoise, De Barsy, Huy.

JOURNAUX DU PARTI :

- Le Peuple*, quotidien, 5 centimes, Bruxelles.
- L'Echo du Peuple*, quotidien, 2 centimes, Bruxelles.
- Vooruit*, quotidien, 2 centimes, Gand.
- De Werker*, quotidien, 2 centimes, Anvers.
- Le Laboureur*, hebdomadaire, Bruxelles.

JOURNAUX OUVRIERS :

- Le Suffrage universel*, au Borinage.
- Le Progrès*, bulletin mensuel, Jolimont.
- Les Coopérateurs belges* (1 franc par an), Bruxelles.
- La Fédération typographique*, mensuel, Bruxelles.
- Le Gantier*, mensuel, Bruxelles.
- L'Union socialiste*, hebdomadaire, Verviers.
- Le Travail*, hebdomadaire, Liège.
- De Volkswil*, bi-hebdomadaire, Louvain.
- Het Volksrecht*, hebdomadaire, Menin.

ALMANACH DU PEUPLE

POUR 1896

PRIX : 15 CENTIMES

SOMMAIRE : Calendriers et Ephémérides socialistes. — Les Ecoles ménagères. — La Guerre. — Promesses et réalités. — Jean Volders. — Sommes-nous des criminels? — Hé, là-bas! — Rénovation. — Anecdote. — L'Internationalisme. — Mots pour rire. — Guillaume Liebknecht. — La Doctrine collectiviste. — La Mort des blés. — Le Mouvement pacifique et le Mouvement ouvrier. — Elysée Reclus. — Drôleries. — Utopies socialistes. — La Boxe. — La Propriété rurale. — Auguste Bebel. — La Révolution française. — L'Inéluctable. — Le Docteur Roux. — Ce que coûte la paix armée. — Remèdes et Conseils utiles. — Mots de combat.

BRUXELLES
BUREAUX DU JOURNAL *LE PEUPLE*

35, rue des Sables, 35

1895



H I V E R

Ephémérides socialistes et de la Libre Pensée

JANVIER

- 1878, le 10. — Planton, premier communiste.
 1895, le 13. — Election de Berloz à Thuin.
 1808, le 15. — Naissance de Proudhon.
 1865, le 19. — Mort de Proudhon.
 1536, le 22. — Supplice de Jean de Leyde.
 1592, le 30. — Mort de Montaigne.

FÉVRIER

- 1619, le 5. — Supplice de Vanini.
 1885, le 13. — Mort de Jules Vallès.
 1895, le 14. — Mort de Hippolyte Léger.
 1564, le 15. — Naissance de Galilée.
 1694, le 20. — Naissance de Voltaire.
 1894, le 21. — Mort d'Arthur Herlin, propagandiste du Centre.
 1468, le 24. — Mort de Gutenberg.

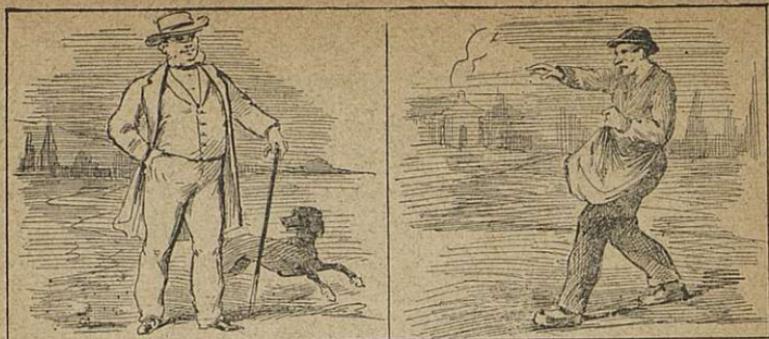
MARS

- 1879, le 7. — Exécution de Knoop.
 1894, le 9. — Mort de Théophile Blanvallet.
 1883, le 14. — Mort de Karl Marx.
 1762, le 18. — Supplice de Calas.
 1871, le 18. — Proclamation de la Commune.
 1894, le 21. — Mort de Kossuth.
 1672-1719. — Adisson.
 1893. — Le Conseil général du Parti lance un manifeste engageant le peuple à se préparer à la résistance en cas de rejet du suffrage universel.

Calendrier Grégorien	Calen- drier Répu- blicain	Calendrier Grégorien	Calen- drier Répu- blicain	Calendrier Grégorien	Calen- drier Répu- blicain
JANVIER	NIVÔSE	FÉVRIER	PLU- VIÔSE	MARS	VEN- TÔSE
1 mercredi	12	1 samedi	13	1 Dimanche	12
2 jeudi	13	2 Dimanche	14	2 lundi	13
3 vendredi	14	3 lundi	15	3 mardi	14
4 samedi	15	4 mardi	16	4 mercredi	15
5 Dimanche	16	5 mercredi	17	5 jeudi	16
6 lundi	17	6 jeudi	18	6 vendredi	17
7 mardi	18	7 vendredi	19	7 samedi	18
8 mercredi	19	8 samedi	20	8 Dimanche	19
9 jeudi	20	9 Dimanche	21	9 lundi	20
10 vendredi	21	10 lundi	22	10 mardi	21
11 samedi	22	11 mardi	23	11 mercredi	22
12 Dimanche	23	12 mercredi	24	12 jeudi	23
13 lundi	24	13 jeudi	25	13 vendredi	24
14 mardi	25	14 vendredi	26	14 samedi	25
15 mercredi	26	15 samedi	27	15 Dimanche	26
16 jeudi	27	16 Dimanche	28	16 lundi	27
17 vendredi	28	17 lundi	29	17 mardi	28
18 samedi	29	18 mardi	30	18 mercredi	29
19 Dimanche	30			19 jeudi	30
	PLU- VIÔSE		VEN- TÔSE		GERMI- NAL
20 lundi	1	19 mercredi	1	20 vendredi	1
21 mardi	2	20 jeudi	2	21 samedi	2
22 mercredi	3	21 vendredi	3	22 Dimanche	3
23 jeudi	4	22 samedi	4	23 lundi	4
24 vendredi	5	23 Dimanche	5	24 mardi	5
25 samedi	6	24 lundi	6	25 mercredi	6
26 Dimanche	7	25 mardi	7	26 jeudi	7
27 lundi	8	26 mercredi	8	27 vendredi	8
28 mardi	9	27 jeudi	9	28 samedi	9
29 mercredi	10	28 vendredi	10	29 Dimanche	10
30 jeudi	11	29 samedi	11	30 lundi	11
31 vendredi	12			31 mardi	12

Lisez le PEUPLE

Organe quotidien de la démocratie socialiste, 5 centimes



PRINTEMPS

Ephémérides socialistes et de la Libre Pensée

AVRIL

- 1871, le 2. — Mort de Flourens.
 1772, le 7. — Naissance de Charles Fourier.
 1834, le 8. — Insurrection de la faim à Lyon.
 1893, le 11. — La grève générale pour le suffrage universel est déclarée.
 1825, le 11. — Naissance de Ferdinand Lassalle.
 1893, le 17. — Emeute à Mons, 7 grévistes tués par la garde civique, 27 blessés.
 1849, le 27. — Condamnation de Lacollonge.

MAI

- le 1er. — Fête du Travail.
 1818, le 2. — Naissance de Karl Marx.
 1825, le 19. — Mort de Saint-Simon.
 1893, le 22. — Congrès international des mineurs à Bruxelles.
 1871, le 26. — Mort de Delescluze.
 1871, le 29. — Mort de Varlin.

JUIN

- 1881, le 2. — Fête des Sciences.
 1894, le 10. — Mort de Joseph Maheu.
 1782, le 19. — Naissance de Lamennais.
 1848, le 23. — Insurrection dans Paris.
 1876, le 30. — Mort de Bakounine.

Calendrier Grégorien	Calen- drier Répu- blicain	Calendrier Grégorien	Calen- drier Répu- blicain	Calendrier Grégorien	Calen- drier Répu- blicain
AVRIL	GERMI- NAL	MAI	FLO- RÉAL	JUIN	PRAI- RIAL
1 mercredi	13	1 vendredi	13	1 lundi	14
2 jeudi	14	2 samedi	14	2 mardi	15
3 vendredi	15	3 Dimanche	15	3 mercredi	16
4 samedi	16	4 lundi	16	4 jeudi	17
5 Dimanche	17	5 mardi	17	5 vendredi	18
6 lundi	18	6 mercredi	18	6 samedi	19
7 mardi	19	7 jeudi	19	7 Dimanche	20
8 mercredi	20	8 vendredi	20	8 lundi	21
9 jeudi	21	9 samedi	21	9 mardi	22
10 vendredi	22	10 Dimanche	22	10 mercredi	23
11 samedi	23	11 lundi	23	11 jeudi	24
12 Dimanche	24	12 mardi	24	12 vendredi	25
13 lundi	25	13 mercredi	25	13 samedi	26
14 mardi	26	14 jeudi	26	14 Dimanche	27
15 mercredi	27	15 vendredi	27	15 lundi	28
16 jeudi	28	16 samedi	28	16 mardi	29
17 vendredi	29	17 Dimanche	29	17 mercredi	30
18 samedi	30	18 lundi	30		
	FLO- RÉAL		PRAI- RIAL		MESSI- DOR
19 Dimanche	1	19 mardi	1	18 jeudi	1
20 lundi	2	20 mercredi	2	19 vendredi	2
21 mardi	3	21 jeudi	3	20 samedi	3
22 mercredi	4	22 vendredi	4	21 Dimanche	4
23 jeudi	5	23 samedi	5	22 lundi	5
24 vendredi	6	24 Dimanche	6	23 mardi	6
25 samedi	7	25 lundi	7	24 mercredi	7
26 Dimanche	8	26 mardi	8	25 jeudi	8
27 lundi	9	27 mercredi	9	26 vendredi	9
28 mardi	10	28 jeudi	10	27 samedi	10
29 mercredi	11	29 vendredi	11	28 Dimanche	11
30 jeudi	12	30 samedi	12	29 lundi	12
		31 Dimanche	13	30 mardi	13

Lisez le PEUPLE

Organe quotidien de la démocratie socialiste, 5 centimes



ÉTÉ

Ephémérides socialistes et de la Libre Pensée

JUILLET

- 1778, le 3. — Mort de J.-J. Rousseau.
 1870, le 8. — Proclamation de l'Internationale.
 1789, le 14. — Prise de la Bastille.
 1793, le 15. — Marat.
 1892, le 21. — Mort de Léon Cladel.
 1894, le 22. — Inauguration du monument Ch. Decoster, à Ixelles.
 1857, le 28. — Mort de Béranger.

AOUT

- 1894, le 1^{er}. — Jean Volders devient malade.
 1889, le 3. — Mort de Félix Pyat.
 1886, le 23. — Conférence internationale ouvrière.
 1871, le 29. — Mort de Gustave Tridon.
 1874, le 31. — Mort de Lassalle.
 1893. — Congrès international socialiste, à Zurich.

SEPTEMBRE

- 1867, le 1^{er}. — Congrès international de Lausanne.
 1872, le 2. — Congrès international de La Haye.
 1874, le 8. — Congrès international de Genève.
 1877, le 9. — Congrès international de Gand.
 1893, le 14. — Mort de Benoît Malon.
 1792, le 21. — Proclamation de la Commune.
 1864, le 28. — Fondation de l'Internationale.

Calendrier Grégorien	Calen- drier Répu- blicain	Calendrier Grégorien	Calen- drier Répu- blicain	Calendrier Grégorien	Calen- drier Répu- blicain
JUILLET	MESSI- DOR	AOUT	THERMI- DOR	SEPTEMBRE	FRUCTI- DOR
1 mercredi	14	samedi	15	1 mardi	16
2 jeudi	15	2 Dimanche	16	2 mercredi	17
3 vendredi	16	3 lundi	17	3 jeudi	18
4 samedi	17	4 mardi	18	4 vendredi	19
5 Dimanche	18	5 mercredi	19	5 samedi	20
6 lundi	19	6 jeudi	20	6 Dimanche	21
7 mardi	20	7 vendredi	21	7 lundi	22
8 mercredi	21	8 samedi	22	8 mardi	23
9 jeudi	22	9 Dimanche	23	9 mercredi	24
10 vendredi	23	10 lundi	24	10 jeudi	25
11 samedi	24	11 mardi	25	11 vendredi	26
12 Dimanche	25	12 mercredi	26	12 samedi	27
13 lundi	26	13 jeudi	27	13 Dimanche	28
14 mardi	27	14 vendredi	28	14 lundi	29
15 mercredi	28	15 samedi	29	15 mardi	30
16 jeudi	29	16 Dimanche	30		
17 vendredi	30				
	THERMI- DOR		FRUCTI- DOR		ULLOT- TILES
18 samedi	1	17 lundi	1	16 mercredi	1
19 Dimanche	2	18 mardi	2	17 jeudi	2
20 lundi	3	19 mercredi	3	18 vendredi	3
21 mardi	4	20 jeudi	4	19 samedi	4
22 mercredi	5	21 vendredi	5	20 Dimanche	5
23 jeudi	6	22 samedi	6	21 lundi	6
24 vendredi	7	23 Dimanche	7		
25 samedi	8	24 lundi	8	22 mardi	1
26 Dimanche	9	25 mardi	9	23 mercredi	2
27 lundi	10	26 mercredi	10	24 jeudi	3
28 mardi	11	27 jeudi	11	25 vendredi	4
29 mercredi	12	28 vendredi	12	26 samedi	5
30 jeudi	13	29 samedi	13	27 Dimanche	6
31 vendredi	14	30 Dimanche	14	28 lundi	7
		31 lundi	15	29 mardi	8
				30 mercredi	9
					VENDÉ- MAIRE

Lisez le PEUPLE

Organe quotidien de la démocratie socialiste, 5 centimes



AUTOMNE

Ephémérides socialistes et de la Libre Pensée

OCTOBRE

- 1894, — Triomphe du Parti socialiste : 27 élus.
 1837, le 8. — Mort de Fourier.
 1760, le 17. — Naissance de Saint-Simon.
 1876, le 26. — Congrès de l'Internationale à Berne.
 1553, le 27. — Supplice de Michel Servet.

NOVEMBRE

- 1887, le 6. — Mort de Pottier.
 1874, le 7. — Congrès international de Bruxelles.
 1894, le 10. — Mort d'Oscar Beck.
 1887, le 11. — Martyrs de Chicago.
 1859, le 12. — Mort de Colins.
 1830, le 29. — Révolution en Pologne.

DÉCEMBRE

- 1880, le 3. — Mort de Baudin.
 1873, le 6. — Mort de Stuart Mill.
 1875, le 7. — Mort de Becker.
 1608, le 9. — Naissance de Milton.
 1891, le 18. — Mort de César De Paepe.
 1884, le 19. — Mort de Constantin.
 1893, le 28. — Mort de Victor Considérant.
 1894, le 30. — Election de Smeets à Liège.
 1880, le 31. — Mort de Blanqui.

Calendrier Grégorien	Calen- drier Répu- blicain	Calendrier Grégorien	Calen- drier Répu- blicain	Calendrier Grégorien	Calen- drier Répu- blicain
OCTOBRE	VENDÉ- MAIRE	NOVEMBRE	BRU- MAIRE	DÉCEMBRE	FRI- MAIRE
1 jeudi	10	1 Dimanche	11	1 mardi	11
2 vendredi	11	2 lundi	12	2 mercredi	12
3 samedi	12	3 mardi	13	3 jeudi	13
4 Dimanche	13	4 mercredi	14	4 vendredi	14
5 lundi	14	5 jeudi	15	5 samedi	15
6 mardi	15	6 vendredi	16	6 Dimanche	16
7 mercredi	16	7 samedi	17	7 lundi	17
8 jeudi	17	8 Dimanche	18	8 mardi	18
9 vendredi	18	9 lundi	19	9 mercredi	19
10 samedi	19	10 mardi	20	10 jeudi	20
11 Dimanche	20	11 mercredi	21	11 vendredi	21
12 lundi	21	12 jeudi	22	12 samedi	22
13 mardi	22	13 vendredi	23	13 Dimanche	23
14 mercredi	23	14 samedi	24	14 lundi	24
15 jeudi	24	15 Dimanche	25	15 mardi	25
16 vendredi	25	16 lundi	26	16 mercredi	26
17 samedi	26	17 mardi	27	17 jeudi	27
18 Dimanche	27	18 mercredi	28	18 vendredi	28
19 lundi	28	19 jeudi	29	19 samedi	29
20 mardi	29	20 vendredi	30	20 Dimanche	30
21 mercredi	30				
	BRU- MAIRE		FRI- MAIRE		NIVÔSE
22 jeudi	1	21 samedi	1	21 lundi	1
23 vendredi	2	22 Dimanche	2	22 mardi	2
24 samedi	3	23 lundi	3	23 mercredi	3
25 Dimanche	4	24 mardi	4	24 jeudi	4
26 lundi	5	25 mercredi	5	25 vendredi	5
27 mardi	6	26 jeudi	6	26 samedi	6
28 mercredi	7	27 vendredi	7	27 Dimanche	7
29 jeudi	8	28 samedi	8	28 lundi	8
30 vendredi	9	29 Dimanche	9	29 mardi	9
31 samedi	10	30 lundi	10	30 mercredi	10
				31 jeudi	11

Lisez le PEUPLE

Organe quotidien de la démocratie socialiste, 5 centimes

LES ÉCOLES MÉNAGÈRES

Je considère le passage à l'école ménagère comme absolument indispensable pour parachever l'instruction des filles — filles d'ouvriers et filles de bourgeois.

Je ne veux m'occuper ici que des premières, puisque ces lignes sont consacrées à la classe laborieuse.

Il est indispensable aux filles de savoir lire, écrire et calculer suffisamment, de façon à pouvoir tenir leur livre de ménage; mais à quoi cela leur servira-t-il si elles ignorent les plus élémentaires notions de la tenue d'un ménage? si elles sont incapables de faire une lessive, de rapiécer le linge et les effets d'habillement, de repasser, de remailler, de préparer un repas appétissant à bon compte? si elles ne savent pas que l'ordre, la propreté, l'économie sont des trésors inappréciables pour une ménagère, doublant presque la valeur du salaire du mari?

Pour arriver à ce but, pour atteindre à ce résultat si pratique dont une expérience de huit années m'a démontré l'irréfutable nécessité, il ne suffit pas de cours donnés simultanément avec les cours des écoles primaires. Cela — je n'hésite pas à le déclarer — est du temps et de l'argent perdus, et si les fillettes sortent de là avec une teinte d'économie domestique, elles n'ont rien retenu, elles ne connaissent aucune branche à fond, elles sont incapables soit de prendre la tête d'un ménage, soit de devenir femme de chambre, soit de gagner leur vie en choisissant un métier.

Des inspecteurs officiels, des échevins vous vanteront

les excellents résultats de ces cours de ménage annexés aux cours primaires. D'abord, dites-moi un peu ce que les hommes peuvent bien connaître aux écoles ménagères? sur la durée indispensable des cours? sur la valeur des résultats obtenus? Cela fait rire, positivement, et pour mon compte, moi qui connais les travaux du ménage, qui ai été élevée en fille active et travailleuse, sachant à fond couture, repassage et cuisine, pouvant donc juger en connaissance de cause, il m'a fallu voir fonctionner mon école pendant trois ans, avec une moyenne de cinq heures de travail journalier *assidu*, avant de pouvoir porter un jugement définitif.

Alors, et alors seulement — ayant suivi les jeunes filles sorties de chez nous et les ayant vues à l'œuvre, soit dans leur ménage, si elles étaient orphelines, soit en service, soit travaillant à la journée comme couturières ou repasseuses — j'ai pu décider affirmativement, qu'il fallait trois années pour former complètement une enfant entrée à douze ans à l'école. Je tiens à ajouter ceci, qui est capital : trente jeunes filles, en moyenne, suivent nos cours, qui sont organisés depuis huit ans, et *aucune d'entre elles* n'est roulée au vice; **aucune**, pas même les orphelines faisant le ménage du père et toujours seules et libres par conséquent.

C'est concluant, n'est-ce pas?

Aussi, mères, croyez-moi; le bonheur, le repos, l'honneur de vos filles sont là et vous le comprenez si peu, hélas! que l'école de la rue Locquenghien, à Bruxelles, ne contenait — il y a trois ans — que 35 élèves : c'est vraiment désolant.

Il faudrait, d'ailleurs, que non seulement l'instruction fût obligatoire, mais aussi les écoles ménagères pour les filles et des écoles de métiers pour les garçons.

Cela coûte si peu ces écoles ménagères, si tout y est conduit avec ordre et économie : ainsi, au village — mais dans un village industriel où la vie est plus chère que dans les grandes villes — on peut arriver à nouer les deux bouts avec un budget annuel de 2,500 francs, et cela pour trente élèves. De ces trente élèves, chaque jour il y en a trois désignées comme *ménagères*, c'est-à-dire qu'elles sont détachées de l'atelier de couture, pour se livrer soit aux travaux de la lessive, soit à ceux du repassage, tout en s'occupant du nettoyage et de la préparation du diner ; et ce diner, *elles le mangent*, contrairement à ce qui se passe dans certaines écoles dirigées par des religieuses, et où les enfants doivent se contenter de humer l'odeur des mets qu'elles préparent...

Je ne pourrais assez le dire, assez le répéter aux mères qui ont la chance heureuse de posséder une école ménagère dans leur localité : Envoyez-y vos enfants si vous les aimez pour eux-mêmes, si vous êtes préoccupées de leur avenir, si vous voulez qu'elles restent d'honnêtes et vaillantes filles, si — lorsqu'elles se marieront — vous voulez qu'elles soient des ménagères habiles et économes, sachant tirer parti de tout, réservant au mari un intérieur d'ordre et de propreté qui l'attirera vers le logis familial.

ALICE BRON.

LA GUERRE

L'important est de signaler tout de suite les différents mouvements de la terre, afin que nous soyons une fois pour toutes affranchis de tout préjugé sur la prétendue importance de notre monde, afin que nous sentions bien surtout que notre planète est tout simplement un globe mobile emporté dans l'espace, véritable jouet des forces cosmiques, courant à travers le vide éternel vers un but qu'elle ignore, subissant dans sa marche inconstante les oscillations les plus variées, se balançant dans l'infini avec la légèreté d'un atome de poussière dans un rayon de soleil, volant avec une vitesse vertigineuse au-dessus de l'abîme insondable, et nous emportant tous, depuis des milliers d'années, et pendant bien des milliers d'années encore, dans une destinée mystérieuse que l'esprit le plus clairvoyant ne peut discerner, au delà de l'horizon toujours fuyant de l'avenir.

Il est impossible de considérer froidement cette réalité sans être frappé de l'étonnante et inexplicable illusion dans laquelle sommeille la majeure partie de l'humanité. Voilà un petit globe qui tourbillonne dans le vide infini ; autour de ce globule végètent 1,450 millions d'êtres soi-disant raisonnables — mais plutôt raisonneurs — qui ne savent où ils vont, chacun d'eux d'ailleurs ne naissant que pour mourir assez vite ; or, cette pauvre humanité a résolu le problème, non de vivre heureux dans la lumière de la nature, mais de souffrir constamment par le corps et par l'esprit. Elle

ne sort pas de son ignorance native, ne s'élève pas aux jouissances intellectuelles de l'art et de la science, et se tourmente perpétuellement d'ambitions chimériques. Etrange organisation sociale! Cette race s'est partagée en troupeaux livrés à des chefs, et l'on voit de temps en temps ces troupeaux, atteints d'une folie furieuse, se déchaîner les uns contre les autres, obéir au signal d'une poignée de malfaiteurs sanguinaires qui vivent à leurs dépens, et l'hydre infâme de la Guerre moissonner les victimes, qui tombent, comme des épis mûrs, sur les campagnes ensanglantées; quarante millions d'hommes sont égorgés régulièrement chaque siècle pour maintenir le partage microscopique du petit globule en plusieurs fourmilières.

Lorsque les hommes sauront ce que c'est que leur terre et connaîtront la modeste situation de leur planète dans l'infini; lorsqu'ils apprécieront mieux la grandeur et la beauté de la nature, ils ne seront plus aussi fous, aussi grossiers d'une part, aussi crédules d'autre part; mais ils vivront en paix, dans l'étude féconde du Vrai, dans la contemplation du Beau, dans la pratique du Bien, dans le développement progressif de la raison, dans le noble exercice des facultés supérieures de l'intelligence.

FLAMMARION, *Astronomie populaire.*

A la suite d'un pari, Calino a failli s'étrangler en essayant d'avaler une pièce de cinquante centimes.

— Probablement, disait-il, en revenant à la vie, que c'était une pièce fausse; impossible de la faire passer!

PROMESSES ET RÉALITÉS

La première consultation du suffrage universel plural a étonné les conservateurs par ses résultats favorables au parti socialiste. Après l'étonnement est venue la peur. Et alors nos dirigeants se sont dit : « Si nous voulons arrêter les progrès du parti socialiste, il nous faut faire des réformes. »

A l'ouverture de la session parlementaire, le chef du cabinet, M. de Burlet, a cru utile « d'indiquer sommairement », ce sont ses propres paroles, les projets que le gouvernement a l'intention de soumettre aux délibérations du Parlement.

Et alors, M. de Burlet a annoncé le dépôt de projets de lois relatifs :

Aux syndicats professionnels, projet qui traîne depuis cinq ans ;

Au contrat de travail, projet déposé depuis le 17 novembre 1891 ;

Aux assurances contre les accidents du travail ;

Aux caisses de prévoyance des ouvriers mineurs ;

Aux règlements d'ateliers ;

Un projet étendant la loi sur *les conseils de l'industrie et du travail* à d'autres catégories de travailleurs ;

Certaines mesures destinées à améliorer la *situation des petits employés et ouvriers de l'Etat* ;

Une répartition plus équitable des charges militaires.

Voilà les promesses faites au début de la session parlementaire.

Quelle a été la réalité ?

Le projet de loi sur les syndicats professionnels a été déposé. M. Schollaert a été nommé rapporteur, mais,

avant d'entrer au ministère, il n'a pas eu le temps de déposer son rapport...

Le projet relatif aux règlements d'ateliers a été déposé à la fin de la session. Disons, entre parenthèses, que ce projet a été élaboré dans ses grandes lignes par le Conseil supérieur du travail.

Un crédit de 1,500,000 francs est présenté aux Chambres en faveur des petits employés de l'Etat.

Et c'est tout!

Aucun autre projet annoncé n'a été déposé et aucune loi favorable aux ouvriers, aux travailleurs, n'a été votée!

Par contre, le ministère a fait voter :

Une loi communale, odieusement réactionnaire, enlevant le droit de vote à de nombreux ouvriers et renforçant la puissance électorale des riches;

Une loi scolaire portant atteinte à la liberté de conscience et ayant pour but de donner les millions du trésor public aux écoles cléricales;

Une loi de douane frappant plusieurs objets nécessaires à la nourriture des ouvriers;

Un nouveau gaspillage de millions pour le Congo.

La session 1894-95 pouvait être féconde en réformes ouvrières; en réalité, elle aura été néfaste, puisque l'on a accordé la préférence aux lois qui doivent affamer les travailleurs, nuire à leur liberté de penser et les empêcher d'arriver légalement au gouvernement du pays.

Pour s'excuser de leur indifférence coupable ou de leur impuissance à faire des réformes, les cléricaux sont capables de dire que c'est la faute des socialistes qui ont fait perdre du temps à la Chambre. Ce sera une calomnie de plus à l'actif des cléricaux, car rarement,

dans une session aussi longue, il y a eu si peu d'interpellations.

Au surplus, pour montrer que les députés socialistes ont fait autre chose que des discours — et encore certains discours ont fait grande impression sur le pays — donnons la liste des propositions de lois qu'ils ont déposées sur le bureau de la Chambre et développées en séance publique :

Amnistie. — Proposition d'amnistie pleine et entière pour tous les faits qualifiés crimes ou délits politiques, faits de grèves, etc. Auteur : L. Furnémont.

Erreurs judiciaires. — Projet du citoyen Destrée.

Employés et ouvriers de l'Etat. — Proposition de loi réglant la situation des fonctionnaires, employés et ouvriers de l'Etat et améliorant leur condition. Auteur : L. Bertrand.

Impôt sur les revenus. — Auteur : Hector Denis.

Chasse. — Projet du citoyen G. Defnet.

Caisse de retraite. — Proposition d'établissement d'une caisse de pension pour les vieux houilleurs. Auteur : A. Defuisseaux. Ce projet devait être suivi d'un projet général en faveur de tous les vieux travailleurs.

Durée du travail. — Projet de loi tendant à fixer à 8 heures au maximum la durée du travail des ouvriers et employés de l'Etat, des provinces et des communes; à 10 heures et moins pour les établissements industriels comptant au moins cinq ouvriers; à supprimer le travail de nuit, sauf certaines exceptions, et décrétant le repos d'un jour par semaine. Auteur : L. Bertrand.

Marché du travail. — Projet de H. Denis organisant des Bourses du travail pour les ouvriers agricoles et industriels, les domestiques, etc.

Agriculture. — Projet du citoyen Niezette réorganisant les Comices agricoles.

Inspection des mines. — Projet de A. Defuisseaux sur l'inspection des mines par des délégués ouvriers choisis par les mineurs eux-mêmes.

Plusieurs autres propositions de lois sont prêtes et seront déposées par les députés socialistes à la rentrée de novembre prochain.

Le pays peut juger ainsi ce que valent les promesses faites par le gouvernement et comment il comprend sa mission.

Les ministres croient avoir désarmé les socialistes pour le présent, grâce à la loi électorale communale, et pour l'avenir, grâce à la nouvelle loi scolaire. Combien grande est leur erreur !

L'idée socialiste pénètre de plus en plus dans les couches profondes de nos populations. Les discours prononcés à la Chambre sont lus avec avidité par des milliers et des milliers de personnes qui peuvent voir de quel côté se trouvent les défenseurs des pauvres, des travailleurs.

Mais il faut cependant redoubler d'énergie, continuer la propagande par les réunions et surtout par les journaux et les brochures.

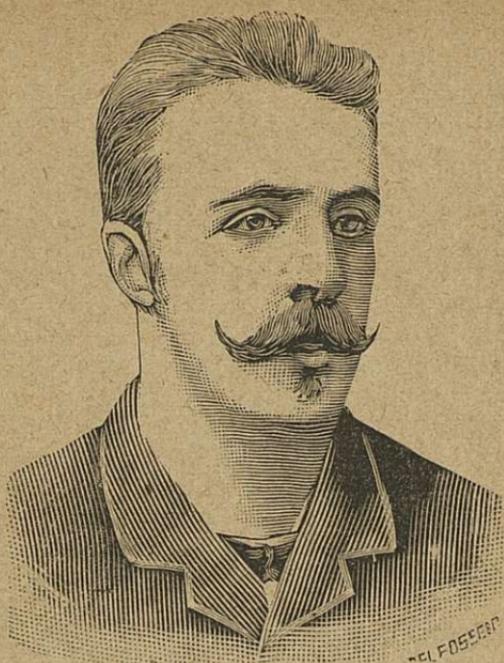
Les faits que nous venons de rappeler aideront, pensons-nous, cette propagande, si nécessaire surtout auprès des travailleurs de la campagne.

LOUIS BERTRAND.

Les remèdes violents tuent les gouvernements faibles,
loin de les sauver. X...

Les révolutions qui viennent tout venger font un bien
éternel dans leur mal passager.

VICTOR HUGO.



JEAN VOLDERS

Raconter la vie de Volders pendant ces dernières années, c'est faire l'historique du Parti ouvrier belge, depuis sa fondation en 1885.

Nos lecteurs connaissent quel a été le rôle de notre cher camarade dans toutes les manifestations du parti, et nous devons nous contenter de donner quelques sèches notes biographiques sur celui qui a été l'âme du mouvement ouvrier depuis dix ans et auquel le parti gardera une reconnaissance éternelle.

Employé dans une administration de l'Etat, Jean Volders, qui s'occupait de politique libérale démocratique, fut mis en demeure de donner sa démission ou d'abandonner ses opinions politiques. Volders n'hésita pas, il envoya promener le doctrinaire Conseil d'administration de la Banque nationale.

C'est alors, en 1884, qu'il entra comme rédacteur au *National belge*. Là, il mena, avec Jules Wilmart, César De Paepe, Demblon, Ch. Delfosse, Henri Peclers et d'autres, une campagne républicaine qui fit grand bruit à cette époque.

Le *National belge* cessa de paraître en 1885. Volders, avec ses amis, fonda alors un journal hebdomadaire, *La République*, qui n'eut que quelques numéros et qui fusionna avec la *Voix de l'Ouvrier* pour devenir le journal *Le Peuple*, à 2 centimes.

Jean Volders, qui s'était fait inscrire comme membre de la Ligue ouvrière bruxelloise, était définitivement acquis au socialisme.

Après dix ans de luttes opiniâtres, au moment où le succès couronne les efforts du Parti ouvrier, Jean Volders, frappé d'une terrible maladie, disparaît sans avoir pu assister à la grande victoire pour laquelle il a tout donné, son cerveau et son cœur.

Sommes-nous des criminels ?

Dans l'éloquente objurgation, qu'il y a bientôt un demi-siècle Louis Blanc adressait à la bourgeoisie française, il était dit :

- « Une révolution sociale doit être tentée :
- » 1° Parce que l'ordre social actuel est trop rempli
- » d'iniquités, de misères et de servitudes pour pouvoir
- » durer longtemps;
- » 2° Parce qu'il n'est personne qui n'ait intérêt,

» quelle que soit sa position, son rang, sa fortune,
» à l'inauguration d'un nouvel ordre social.
» Parce qu'enfin, cette révolution si nécessaire, il
» est possible, facile même de l'établir pacifique-
» ment. »

Sommes-nous des criminels pour demander, comme Ferdinand Lassalle, par exemple, que l'Etat ait pour but d'assurer à tous une large vie humaine en retour d'un travail rendu attrayant et envisagé comme un devoir social ?

Sommes-nous des bêtes féroces, parce que, répudiant la guerre, cette honte, ce crime, ce fléau moderne, nous combattons le militarisme, ce résidu de barbaries passées, qui menace notre civilisation ?

Sommes-nous des monstres, parce que nous voulons l'abolition des frontières et la constitution, en notre Occident si tourmenté, d'une fédération européenne s'épanouissant dans la paix, le travail et la justice ?

Qui pourrait l'admettre sincèrement ?

La patrie fut d'abord contenue dans la tribu ; son premier progrès fut de se déployer dans la cité ; son second, dans la province ou région ; son troisième, dans la nation ; pourquoi ne deviendrait-elle pas continentale, puis intercontinentale (européo-américaine) et finalement planétaire ?

La philosophie antique a dit : dignité, modération, vertu ; le christianisme : foi, espérance, charité ; le bouddhisme : volonté, justice, affinité ; le xviii^e siècle : recherche, tolérance, sensibilité ; la révolution française : liberté, égalité, fraternité ; le socialisme utopique : dévouement, solidarité, harmonie ; le socialisme intégral de l'avenir trouvera une devise signifiant : justice, fraternité, solidarité, dans l'ordre humain ; compatissance universelle, dans l'ordre planétaire. Tels seront les principes de l'état social de l'avenir.

BENOIT MALON.

HÉ LA-BAS!

—

I

Dans des impass's et des ruelles
Où l'air pur manque à nos poumons,
Atteints de maladi's cruelles,
Lentement nous nous consomons.
Le désespoir est notr' seul hôte
Et la faim nous suit pas à pas.
Hé là-bas! les gens de la haute,
Regardez donc les gens d'en bas.

II

Aussitôt que le jour commence,
Qu'les oiseaux s'éveill'nt dans leurs nids,
De nos poitrin's, un' plainte immense
Monte vers les cieux infinis.
De nos yeux, plus d'un' gross' larm' saute,
Nous criens en levant nos bras.
Hé là-bas! les gens de la haute,
Ecoutez donc les gens d'en bas.

III

Nous d'mandons tous que ne pâtisse
Plus toujours le faible et l'petit;
Nous d'mandons, et ce n'est qu'justice,
De manger à notre appétit;
Nous d'mandons nos droits d'un' voix haute,
Qu'on nous les donn' sans plus d'débats.
Hé là-bas! les gens de la haute,
Ecoutez donc les gens d'en bas.

IV

Vous oubliez qu'nous somm's la masse,
Qu'nous voulons nous émanciper,
Qu'un' colèr' sourde en nous s'amasse
Et qu'nous sentons nos poings s'crisper.
Ce s'ra certain'ment votre faute
Si quelque jour s'fait notr' branl'-bas.
Hé là-bas! les gens de la haute,
Prenez donc garde aux gens d'en bas.

JACQUES GUEUX.

RÉNOVATION

Jeanne n'avait pas vingt ans et la femme pointait déjà dans la gracilité de son corps souple, aux lignes ébauchées; un peu de sang lui affluait aux joues, et sous sa noire chevelure crépue, son haut front pâle apparaissait marqué d'une sévérité précoce. Un rare sourire glissait sur ses lèvres. Très vif et très clair, son regard sans allanguissement ni espièglerie, était empreint de droiture et de dignité.

* * *

Elle n'avait jamais connu sa mère. Son père, un vieillard rigide, modeste employé aux minuties maniaques et à la correction vétilleuse, l'avait élevée dans le principe exclusif de l'honneur de la famille. — « Tout pour le nom des siens ! Le culte du foyer ! Le respect filial ! La sollicitude paternelle !... » sempiternellement, aux oreilles de Jeanne, son enfance durant, avaient bourdonné les mêmes clichés. Souvent, son père lui affirmait sentencieusement qu'il ne vivait que pour elle, qu'elle était toute sa joie et toute sa tendresse — mais il n'avait jamais un élan, une étreinte, une heure d'expansion affectueuse. Dans le cabinet à l'ameublement fripé, qui servait ensemble de salon et de salle à manger, au-dessus d'un large canapé au velours déteint, était appendu à la place d'honneur, le portrait mélancolique de la mère disparue...

* * *

Une voisine, une plantureuse dévote, avait pris soin de l'orpheline qui, pendant plusieurs années, l'avait nommée : « maman ». C'était « la bonne dame », comme l'appelait

le père de Jeanne, qui avait joint la première les petits doigts de la fillette et lui avait fait balbutier des oraisons et des litanies. L'enfant avait été imprégnée de piété. « La grâce de Dieu, les consolations de la foi, la vertu de la contemplation, les joies de la prière... » Ainsi avait été sanctifiée la jeunesse de Jeanne. Toujours la digne femme qui s'était vouée à son éducation apostolique, était porteuse d'un chapelet béni à Lourdes, et sur sa chair nue, elle cachait un scapulaire de la Vierge.

* * *

Or, le vieil employé et la sainte dame, l'un prêchant la famille et l'autre la religion, n'avaient pas manqué de conclure à l'humilité devant la richesse qui, dans leurs conceptions, était d'institution divine.

C'était par la volonté du Très-Haut et pour dispenser du travail et du pain à tous, que quelques-uns détenaient entre leurs mains, les biens de ce bas monde. Comme les élus du ciel, il fallait vénérer les privilégiés de la terre. Tout était dans l'ordre; et leur mission ainsi transfigurée, leur caractère se révélait sacré et le dogme propriétaire et patronal resplendissait, inviolable.

* * *

Depuis quelques semaines, Jeanne était entrée comme apprentie, dans une grande maison de blanc. Penchée sur la besogne, du matin au soir, la vaillante fille faisait courageusement son stage, et le soir, au retour, — comment cela débuta-t-il, la pauvre enfant ne s'en rendait pas elle-même bien compte, parce qu'elle le rencontrait invariablement, à la même heure, sur sa route, — elle avait pris la douce et troublante habitude de faire chemin avec un joli gars, bien découplé, un ouvrier au costume de toile bleue d'une propreté et quasi d'une coquetterie de bon aloi.

C'était l'idylle prédestinée. Que faire, quand tous deux on est jeune, quand les lèvres se sourient et que les yeux luisent, sinon s'aimer ?

Et rien n'était plus chaste, au clair des étoiles, que ce bout de roman juvénile dont le dénouement semblait si lointain encore.



Ce jour-là, tandis que courbée sur la machine à coudre Jeanne s'appliquait à sa tâche, le chef de la firme, traversant par hasard l'atelier, avait abaissé sur elle un long regard bienveillant, et quelques heures plus tard, il l'avait mandée en son mystérieux cabinet.

Le patron était un gros homme rougeaud, épanoui. Devant l'attitude respectueuse de la jeune fille, il avait été d'abord décontenancé, mal à l'aise ; il avait mâchonné quelques phrases indécises : « Travail pénible... santé délicate... Trop joli brin de fille... Il avait des scrupules, oui, parole d'honneur ; il ne pouvait permettre qu'une aussi belle enfant gaspillât sa jeunesse, sa fraîcheur, dans une atmosphère mauvaise... »

Et brusquement le gros homme qui allait et venait, enluminé, en parlant s'était rapproché de Jeanne, d'un bras l'avait enlacée, et son pourpre museau lippu s'était penché sur le visage effaré de la jeune fille défaillante. Mais déjà redressée, haletante, sans un cri, sans un mot, sans un pleur, l'enfant s'était enfuie, avec des hoquets de dégoût : « Ça, la richesse, qu'on lui avait représentée comme l'auxiliaire de la justice et du travail ! Ça, les intermédiaires entre le bon Dieu et les pauvres gens ! Et c'est à séduire d'honnêtes créatures que leur sert tant d'or ! » Blémie, Jeanne se précipitait, une invincible répugnance lui gonflait la poitrine ; ah ! c'était fini de

croire à la sacro-sainte autorité patronale, à la légitimité de l'investiture propriétaire, à la résignation fatale des humbles devant le prestige protecteur des superbes !

* * *

Enfin, la jeune fille parvint au seuil du logis ; elle allait pouvoir s'abattre au cou de son vieux père qui, cette fois, la sentant secouée d'un désespoir sérieux, pleurerait, sangloterait, crierait avec elle leur commun mépris à ceux qui sont indignes de conserver le dépôt des richesses, puisqu'ils assomment les vieillards à la tâche et souillent les enfants de leur libertinage.

Et « la bonne dame » aussi la consolerait, la rassurerait, lui reparlerait onctueusement de la radieuse Mère du Christ et des saintes qui sont là-haut.

Elle entra, fébrile, en coup de vent, et soudain, figée sur place, s'arrêta, se cachant les yeux des deux mains.

Sur le large canapé au velours déteint, sous le portrait mélancolique de la mère disparue, appendu à la muraille, le vieillard et la dévote, pantelants, dans une étreinte grotesque, restaient là stupides, dans la honte de leur sénile impudicité étalée.

Le chapelet s'était échappé de la poche de « la sainte dame » culbutée, et sur son corsage débraillé, pendait le scapulaire de la Mère du Christ.

Tout s'écroulait autour de Jeanne !

Richesse, famille, religion, mensonge, mensonge, mensonge ! Tout cela n'était que manteau, hypocrisie, parade. Le même rut culbutait toutes les fictions sociales. Tout sombrait dans un trivial sensualisme. Une furia de luxure emportait le monde vers une prostitution universelle. Le feu du ciel suffirait-il à détruire toutes les Gomorrhes ?

Jeanne s'en alla, la tête baissée, frappée dans la triple foi

qu'on lui avait inspirée. Le soir tombait. Elle erra d'abord au hasard. Machinalement, elle se retrouva sur le chemin accoutumé. Sa pensée incertaine songeait maintenant que, cependant, l'aube se lèverait demain sereine, que les oiseaux gazouilleraient dans les feuillées comme la veille, que la brise ferait courir des frissons ou des ondes à travers les moissons mûrissantes. Il serait encore des lendemains baignés de clarté. Et là-bas lui souriait, viril et doux, le compagnon de route, en blouse bleue. C'est en lui qu'il fallait croire désormais. Il était le Travail, l'Amour, la Vertu, la Loyauté, l'Avenir.

Jeanne hâta le pas.

Et quand ils furent — jeunes, beaux, confiants — l'un en face de l'autre, lui tendant les mains et les lèvres : « Prends-moi, lui dit-elle, désormais, que je sois tienne ! »

.....
C'est ainsi, désabusée des préjugés surannés, détachée des liens séculaires, qu'un jour prochain, la classe ouvrière, éprise d'une foi nouvelle, se donnera fièrement et pour toujours au socialisme.

JULES LEKEU.

ANECDOTE

Un étudiant, qui avait passé une partie de ses trois années de droit au bal et l'autre au café, se présente à son examen de licence. « Monsieur, lui demande un examinateur un peu rébarbatif, qu'est-ce qu'une caution? — Une caution, Monsieur... une caution... c'est une garantie... oui, une garantie, qui sert à garantir contre une éventualité fâcheuse qui peut se produire. — En ce cas, Monsieur, dit l'examinateur d'un ton narquois, un parapluie est une caution. — Oh! non, Monsieur, répartit l'étudiant né malin, dans ce cas, un parapluie est une précaution. — Bien, jeune homme, reprit l'examinateur, tout à fait déridé, vous êtes du bois dont on fait les présidents! »

L'INTERNATIONALISME

Le socialisme ne peut être réalisé par un peuple isolé. Quoique le principe des nationalités, qui sert aux monarques et aux gouvernants pour exploiter les peuples, semble dominer encore dans le monde, en réalité l'internationalisme cosmopolite commence à pénétrer les populations. Nous voyons partout les mêmes luttes de classes, qui seront décisives avant la fin du XIX^e siècle.

Dans l'état social nouveau, fondé sur des bases internationales, les nations civilisées se donnant la main, formeront une fédération d'où la guerre sera bannie. La paix universelle n'est pas un rêve comme le prétendent quelques porteurs d'uniforme.

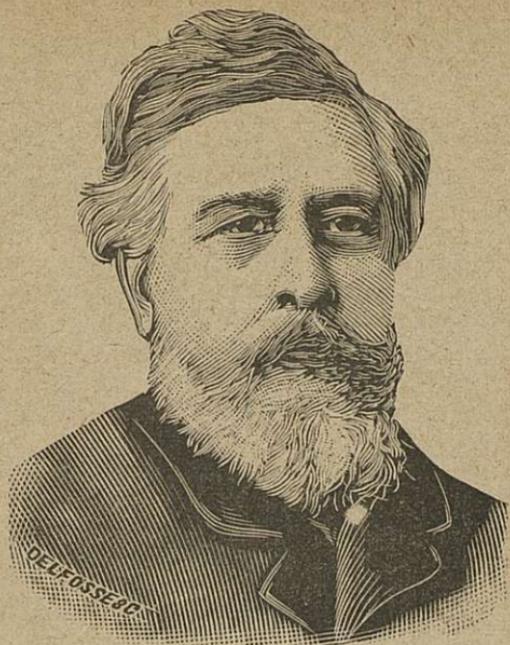
Les générations futures résoudront sans difficulté les problèmes sur lesquels ont pâli les plus fortes têtes du passé. Un progrès en amènera un autre et l'humanité avancera sans cesse vers un perfectionnement sans limites.

A. BEBEL.

CONTES POUR RIRE

Une demoiselle se brouilla avec son fiancé, qui était chauve. Lorsqu'on en fut à se rendre les gages mutuels de tendresse qu'on s'était donnés : « Ce qu'il y a d'agréable avec vous, lui écrivait-elle, c'est qu'on n'a pas à vous rendre de cheveux. »

Après la mort de Paulmy, M. d'Aguesseau, petit-fils du célèbre chancelier, fut reçu à l'Académie française. Beauzée, auteur d'une excellente grammaire, dit au récipiendaire : « Monsieur, vous devez l'honneur du fauteuil à votre grand-père, comme je le dois moi-même à ma grammaire (grand'mère). »



GUILLAUME LIEBKNECHT

Avec Bebel l'homme le plus populaire de l'Allemagne, et qui depuis quarante-cinq ans bataille pour les idées socialistes.

Guillaume Liebkecht est né à Giessen (Hesse-Darmstadt), le 29 mars 1826. Il fit ses études dans sa ville natale, à Marbourg et à Berlin, et se prépara à suivre la carrière de l'enseignement. En 1849, il prit une part active à la révolution badoise, et fut contraint de se réfugier en Suisse. Là, il prit la direction des associations ouvrières socialistes, et fut pour ce motif

expulsé de la Suisse. Liebknecht se rendit ensuite à Londres où il devint membre de l'Association communiste. De retour à Berlin, en 1862, il collabora à la *Gazette générale de l'Allemagne du Nord*.

Condamné à diverses reprises à la prison et à des amendes, il quitta la Prusse et alla se fixer, en 1865, à Leipzig; en 1869, il fonda dans cette ville, avec Bebel et Hepner, un journal socialiste, le *Wolkstaadt*, et fut nommé membre du Parlement allemand.

Lors de la guerre entre la France et la Prusse, Liebknecht flétrit en plein Parlement la politique de conquête et déclara que l'annexion de l'Alsace et la Lorraine était un acte de spoliation. En 1871, il s'attacha à justifier la Commune, et l'année suivante il fut condamné à deux ans de prison pour crime de haute trahison. Pendant qu'il purgeait sa peine, il fut élu député au Reichstag (janvier 1874), mais ne put y siéger qu'en 1875.

Lorsque Bismarck présenta ses projets de lois contre les socialistes, Liebknecht les combattit énergiquement. Le 6 novembre 1881, il fut élu député de Mayence, et le 8 novembre 1884, député de Berlin. Ayant échoué aux élections de 1887, il fut élu, à une élection partielle, à Berlin, le 20 août 1888, à une écrasante majorité.

Liebknecht est un orateur de grand talent, à la parole entraînant; d'une très grande érudition, il tient tête aux conservateurs avec une puissance qui excite les applaudissements de ses adversaires. Il a rendu et rendra encore d'inappréciables services au parti socialiste allemand.

La liberté périt où l'égalité cesse.

ARNAUD.

Ayez bien soin des chevaux, parce qu'ils coûtent cher,
les hommes on les a pour rien!

NAPOLÉON.

LA DOCTRINE COLLECTIVISTE

Le collectivisme est inhérent à la classe ouvrière, comme le fruit à l'arbre. Celle-ci est en quelque sorte l'enveloppe de la semence collectiviste, qui est en train de germer et s'épanouira bientôt en une luxuriante floraison.

Le Parti ouvrier, corps d'élite et d'avant-garde de la masse travailleuse, a inscrit à son programme un ensemble de réformes pratiques, immédiatement réalisables dans l'ordre capitaliste lui-même, qui sont appelées à atténuer les bouleversements de l'anarchie bourgeoise et à neutraliser les effets meurtriers du salariat.

Mais nous n'avons jamais considéré ces réformes que comme un pont reliant l'organisation d'aujourd'hui à la société de demain ; nous avons toujours affirmé qu'elles appartiennent à un ordre de choses transitoire et que la vraie réforme, celle qui mettra un terme aux abus du capitalisme, c'est le collectivisme lui-même.

Nous savons qu'en vertu de l'appropriation privée des instruments de travail et des capitaux, et de la concurrence — cette double âme du régime capitaliste — les réformes n'ont que des effets transitoires et superficiels ; elles ne modifient pas les rapports de capital et travail, elles ne font que les améliorer dans une certaine mesure et pour un temps plus ou moins long.

Or, ce sont ces relations du salariat, permettant aux uns de mener une vie parasitaire aux dépens des autres, organisant la plus-value, source de luxe, de privilèges et d'exploitation pour les oisifs, source de misère, d'abus, de servitude, de soucis, de surtravail

pour les producteurs, qui forment le nœud du problème social.

D'autre part, la structure économique du capitalisme n'est pas stable et invariable. Les transformations techniques s'y multiplient, révolutionnant les conditions de vie de ceux qui mettent en œuvre les capitaux, de manière à les affamer et à les asservir davantage.

Les machines et les perfectionnements de l'outillage producteur se renouvellent sans cesse, inutilisant de plus en plus la force-travail humaine, provoquant des mises à pied, augmentant le désordre général de la production et accentuant ces crises pléthoriques, qui condamnent les travailleurs à la misère, parce qu'il y a trop de richesses, et de la vie, qui déborde partout, font sortir la mort.

Il se fait ainsi que progressivement, à mesure que se développe le capitalisme, toute réforme se trouve annihilée au bout d'un terme plus ou moins considérable, dans ses effets directs, visés, bien que, indirectement, ceux-ci se répercutent dans l'ensemble de l'organisme national et préparent à tous les points de vue l'ordre nouveau.

Le prolétariat ne peut donc attendre la délivrance complète que du collectivisme intégral; en tant que classe, il ne peut espérer son émancipation que par l'avènement de l'organisation réalisant la doctrine de sa classe, le collectivisme.

* * *

Lorsque nous proclamons que le collectivisme est l'expression théorique de l'organisation sociale, libératrice de la classe ouvrière, nous sommes loin de n'envisager dans celle-ci que les ouvriers manuels de l'industrie.

Cette erreur n'a que trop longtemps persisté ; il est temps d'y mettre fin.

Certes, c'est dans la grande industrie que le socialisme recrute ses plus nombreux adhérents ; ce n'est là qu'un phénomène naturel. Le vrai prolétariat du capitalisme arrivé à son plus complet développement possède au plus haut point cette vertu essentielle du socialisme, la solidarité ; son agglomération dans les cités ouvrières, son tassement dans les usines et au fond des mines lui ont inspiré d'une façon intense la conscience de classe ; et l'exploitation dont il est l'objet, d'une manière si dure et si sensible à la fois, a dû faire gronder en lui la révolte, alors qu'ailleurs on ne rencontrait encore qu'indifférence et inconscience.

Mais le socialisme est loin de limiter son action bienfaisante au prolétariat industriel manuel.

À la campagne, il existe également un vrai prolétariat, celui des domestiques de ferme, des ouvriers agricoles, des bouviers, des gens de service. Ceux-là aussi sont des exploités, des créateurs de plus-value, des sans-capital, de la chair à dividendes.

Et immédiatement à côté d'eux, il y a alors la chair à rente, les fermiers. Privés de cette terre qu'ils fécondent de leurs sueurs, dépouillés de la matière première et du capital, ils sont eux aussi des salariés d'un autre genre, malgré l'illusion qu'on leur laisse d'une certaine maîtrise et qui n'a d'autre but et d'autre effet que de mettre à leur charge tous les risques, toutes les difficultés de l'administration et de l'exploitation, pendant que les mangeurs de rente digèrent à leur aise les fermages que les cultivateurs, estropiant leur vie et lésinant sur leur nourriture, viennent verser au gûichet des régisseurs du châtelain.

Plus loin encore, sur cette même glèbe, se trouvent les petits propriétaires, les cancéreux, les dévorés de

l'impôt et de l'hypothèque, la proie toute désignée des grands braconniers des lopins de terre, des chasseurs de parcelles, les misérables auxquels on fait croire qu'ils possèdent la terre, pour qu'ils en extrayent la dernière pépite et se laminent leur propre corps au bénéfice des landlords.

Exploités et salariés, tous, qu'ils s'appellent ouvriers agricoles, fermiers ou petits propriétaires, exploités par le capital oisif et usuraire! Soldats de la lutte des classes, marchant à l'expropriation du capitalisme et à la conquête du collectivisme.

Revenons en ville. Au milieu des usines, dans les grandes administrations se dressent les bureaux. Derrière les murs de ces cabinets de travail, à l'aspect moins sordide que les ateliers, grouille une armée plus sordide si possible que les travailleurs des ateliers mêmes : les employés, les écrivains, les garçons, les copistes. Ils ont un extérieur plus bourgeois ; mais cette apparence de bien-être n'est qu'une cruelle ironie et une cause nouvelle de misère. Ils sont obligés, ces prolétaires des bureaux, de se vêtir plus convenablement que les ouvriers, de faire de plus lourdes dépenses d'habillement : leur budget se trouve amoindri d'autant ; leur salaire, qui parfois n'égale pas celui du travailleur manuel, est rogné d'autant.

Ne sont-ils pas aussi, ces intellectuels des couches inférieures, des prolétaires dans le sens complet du mot, des exploités du capital, des compagnons de joug des ouvriers aux mains calleuses ? Et comme ces derniers n'attendent-ils pas le collectivisme comme un Messie rédempteur ?

Et les vrais intellectuels maintenant. Où est-il le temps où instituteurs, professeurs, médecins, ingénieurs, etc., formaient une marchandise rare sur le marché du travail et étaient recherchés par dix em-

ployeurs à la fois? Ce temps est passé à jamais. La science des ex-universitaires est une marchandise avilie; elle s'étale à tous les coins de rue, s'offre à tous les passants. Et ceux-là qui, grâce à leur développement intellectuel, par la multiplication de tous leurs besoins agrandis et étendus, ressentent plus vivement que les ouvriers, habitués depuis plusieurs générations à subir les infamies du capitalisme, l'étreinte de la misère et l'humiliation de la servitude bourgeoise, dites, n'est-ce pas dans les bras du collectivisme qu'ils doivent se jeter?

Et les hommes de science eux-mêmes. Ne doivent-ils pas souffrir — je parle des désintéressés, restés hommes — en voyant vaguer à la dérive la société intellectuelle, brisée par la finance omnipotente, en subissant la domination du capitalisme, en se sentant condamnés à obéir à sa volonté, en constatant que tous les enseignements, toutes les découvertes scientifiques restent une énigme, une inconnue, un X pour la masse ou bien empirent ses conditions d'existence? Et ne doivent-ils pas souhaiter qu'elle joigne le plus tôt possible l'aurore de la société collectiviste, qui affranchira la science, l'investira de sa mission naturelle de guide de l'histoire, de boussole de la société, mission qui est actuellement dévolue aux brutales situations économiques, et enfin donnera à la science cet essor libre et prodigieux qui doit résulter de l'accès de tous aux sources d'où elle découle, sans la préoccupation emprisonnante du lendemain à assurer et du ventre à satisfaire?

Elle embrasse donc tous les travailleurs, la doctrine collectiviste, citadins et ruraux, industriels et agricoles, manuels et intellectuels. Elle est le grand palais qui abrite le travail et la science; elle est le fleuve au courant majestueux qui entraîne l'humanité utile vers des destinées meilleures et vers une civilisation supérieure.

Pour terminer, quelques considérations concrètes sur le collectivisme; essayons d'en donner une formule plus ou moins exacte et réelle.

Il consiste dans la main-mise par la société — représentée par de vastes administrations professionnelles, subissant le contrôle direct du peuple — sur les instruments de travail et les capitaux. Au lieu d'être le patrimoine de quelques compagnies et de quelques financiers, le sol, le sous-sol, le machinisme, etc., — pour autant que la concentration capitaliste aura rendu possible et nécessaire cette transformation, — deviendront le patrimoine commun de tous; l'administration et l'exploitation des capitaux se feront unitairement par la société elle-même, débarrassée des fermiers généraux capitalistes et des intermédiaires inutiles, vrais détrousseurs de grand chemin. La production sera déterminée scientifiquement, grâce à la statistique et aux leçons de l'expérience, d'après les besoins de la consommation, qui restera entièrement libre, de même que le choix des professions, selon les aptitudes et les prédispositions naturelles de chacun.

Dès lors, les producteurs n'auront plus à créer par le surtravail une plus-value à des capitalistes fainéants, dont le seul titre à cette dime était leur qualité de propriétaires du capital.

La société s'étant approprié celui-ci, disposera souverainement et totalement, sans être astreinte à entretenir la classe parasite, des fruits du travail au profit des producteurs. Ceux-ci jouiront du produit intégral de leur travail, sauf prélibation préalable pour l'entretien des services publics gratuits et en vue de parer aux éventualités diverses.

« La richesse, sociale dans sa source, sera sociale dans sa destination »; elle reviendra ou plutôt restera aux travailleurs, et la parole de saint Paul deviendra une réalité : Celui qui ne travaillera pas, ne mangera pas.

Ce sera l'aisance pour tous dans une société qui produit tout en abondance ; ce sera, après la courte journée de travail, la liberté dans les loisirs, et l'humanité reconquérant ses droits dans chacun de nous.

Ce sera, avec l'accroissement de la production et grâce à la perfectibilité infinie du machinisme par la science infinie, un accroissement continu de bien-être et de loisirs, avec une moralité s'affinant sans cesse dans une société de frères et d'égaux.

LÉO-N MEYSMANS.

LA MORT DES BLÉS

Victoire au soleil ! Gloire aux dieux !
Les épis montaient glorieux,
Dans la grande bonté des cieux.

Tout à coup, l'averse est venue :
Voilà que sous l'eau de la nue
La Terre tremble, toute nue.

Les blés, en prenant leur essor,
Avaient couvert d'un manteau d'or
Les épaules de Messidor.

Ils ont lutté, le vent les brise :
Demain, quand reviendra la brise,
La plaine sera toute grise.

A quoi sert-il d'avoir jeté
Dans les sillons pleins de clarté
Le grain qu'avait bruni l'été ?

Quand l'homme chante, le ciel gronde
Ce n'est pas pour le pauvre monde
Que le blé devient gerbe blonde.

CLOVIS HUGUES.

Le Mouvement pacifique et le Mouvement ouvrier

Le travail et la paix sont deux termes qui se correspondent réciproquement. Ils sont solidaires. C'est par le mouvement ouvrier que nous arriverons au mouvement pacifique, car la paix n'est qu'une conséquence du travail libre et émancipé.

Vouloir séparer ces deux mouvements, c'est absurde. Tous les Congrès socialistes se sont occupés de la question militaire et de la question du désarmement. Le capitalisme et le militarisme sont deux grands fléaux des sociétés modernes.

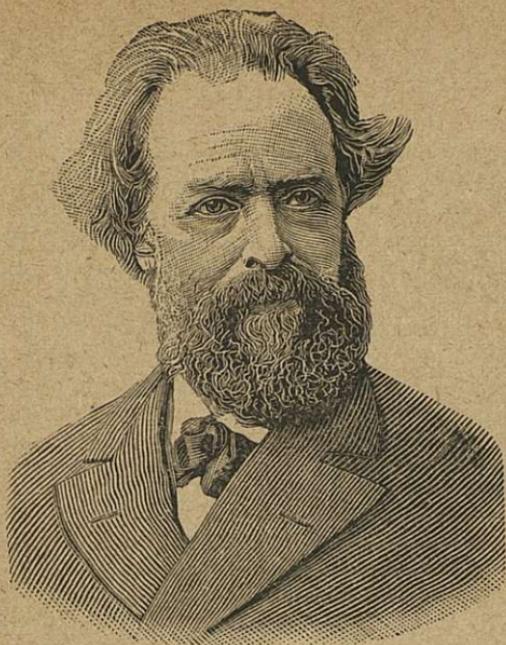
Il faut donc que les ouvriers s'intéressent au mouvement de la paix, comme ils s'intéressent au mouvement du travail. De l'attitude des ouvriers dépendra, à notre avis, la solution du problème. Le jour où le prolétariat international voudra proclamer la paix, il le fera. Il ne suffit pas seulement de crier : « A bas les armes ! », il est indispensable et il est urgent que les guerres finissent, par la volonté unanime des peuples, et dans l'intérêt suprême de la justice et de l'humanité.

Pour la première fois, la solidarité entre le mouvement pacifique et le mouvement ouvrier a été hautement proclamée au Congrès international de la paix, tenu à Anvers, au mois d'août de l'année dernière. Espérons que le principe, une fois énoncé, portera des fruits salutaires, à bref délai, car c'est dans le rapprochement de toutes les forces démocratiques du monde que réside la vraie politique internationale.

Lisbonne.

MAGALHAËS LIMA.

Martainville, plaidant contre un homme fort maigre qui s'appelait Grassot, disait : « Mon contradicteur qui ne justifie que la moitié de son nom... »



ÉLYSÉE RECLUS

Né en 1830, Elysée Reclus est fils d'un pasteur protestant qui n'eut pas moins de douze enfants. Il fit ses études à l'Université de Montauban et les termina à l'Université de Berlin. Rentré en France, il dut immédiatement la quitter à la suite du coup d'Etat du Deux-Décembre et parcourut, jusqu'en 1857, l'Angleterre, l'Irlande, les Etats-Unis, l'Amérique centrale et la Nouvelle-Grenade. A son retour à Paris, il fournit à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Tour du Monde*, des études géographiques qui le mirent en pleine lumière.

Membre de l'*Internationale*, Elysée Reclus combattit

pour la Commune, fut fait prisonnier pendant une reconnaissance au plateau de Châtillon, le 5 avril 1871, et, après une dure captivité de plusieurs mois, condamné à la déportation.

Le monde savant s'émut de cette condamnation ; des démarches furent faites auprès du gouvernement français par les hommes politiques les plus considérables de l'Angleterre, et le 4 janvier 1872, Reclus vit sa peine commuée en celle du bannissement. Il passa en Italie, puis s'installa en Suisse où il continua ses beaux travaux, parmi lesquels il faut citer son admirable *Géographie universelle*, qui restera comme une des plus grandes œuvres géographiques du siècle.

Lorsque Bakounine mourut, le 2 juillet 1876, c'est à Elysée Reclus que revint la direction morale du parti anarchiste. Avec Kropotkine et Grave il fonda le *Révolté*, qui devint plus tard la *Révolution*.

L'année dernière, il a été appelé à l'Université de Bruxelles comme professeur de géographie comparée, et l'on sait les incidents que cette nomination fit naître.

DROLERIES

M. X..., banquier, s'est réfugié à Londres, en emportant un million.

Quelqu'un, rencontrant l'ancien financier, lui dit :

— Je croyais que vous aviez été condamné à cinq ans de galères ?

— Ma foi, répliqua négligemment M. X..., je suis si occupé... que je n'ai pas suivi cette affaire-là.

* * *

— Si j'étais à portée de vous, je vous donnerais des claques ; mais l'intention vaut le fait, tenez le soufflet pour reçu.

— Monsieur, dit l'autre d'un grand sang-froid, si j'étais à côté de vous, je vous passerais mon sabre au travers du corps ; ainsi tenez-vous pour mort.

UTOPIES SOCIALISTES

S'il vous était arrivé il y a quelque vingt ans de prédire qu'un jour Henri Rochefort aurait dicté de Londres son article de fond au sténographe de l'*Intransigeant* à Paris, votre interlocuteur vous eût planté là en se disant que la surveillance se relâchait bien fort à Charenton.

En effet, Graham Bell, l'inventeur du téléphone, fut longtemps traité de visionnaire. Quand l'invention du jeune physicien américain entra dans le domaine de la pratique, on dut bien s'incliner, quitte à bafouer à la première occasion le savant qui se fût permis d'indiquer de nouvelles découvertes scientifiques.

Disons-le à la louange de nos contemporains, cette méfiance à l'égard des idées neuves tend à diminuer et l'on accueille avec plus de confiance les hypothèses de la science.

Des gens très sérieux parlent de nous faire voir la lune à un mètre, des vieilles rentières meurent en abandonnant des sommes rondelettes pour que l'on essaie de communiquer avec nos supposés frères les *Martiens*.

L'on ne réserve son scepticisme que pour les conceptions sociales, et les socialistes seuls sont encore considérés ou représentés comme de pauvres utopistes, tout comme on traitait naguère Galilée, Denis Papin, Stephenson, Daguerre et tant d'autres encore dont les découvertes scientifiques ont enrichi notre patrimoine intellectuel.

Nous sommes en bonne compagnie.

On commence donc à bien vouloir admettre que les choses les plus inconcevables pourront se réaliser du

jour au lendemain ; autre chose est lorsque quelques-uns de ces rêveurs qui ont pour nom Karl Marx, César De Paepe, Bebel, Guesde disent qu'il est de nécessité sociale de faire revenir à la communauté le produit du travail social au lieu de l'employer à entretenir une minorité de parasites.

Ce ne sont plus alors que de vulgaires utopistes.

Soutenez qu'il est juste, qu'il est logique que des milliers d'ouvriers peinent dans une usine, qu'un grand nombre d'employés et ingénieurs dirigent ces travaux et que toutes les richesses provenant de ce travail de production et de direction passent dans les coffres-forts de quelques actionnaires anonymes, n'ayant jamais mis le pied à la fabrique : vous serez alors un homme sérieux, bon citoyen et digne d'être électeur à quatre voix.

Dites au contraire que cette richesse devrait revenir aux producteurs, que ce travail doit être organisé par les groupements ouvriers sous le contrôle de la nation tout entière, et vous devenez un dangereux utopiste qu'on enverra rêver en prison à la première occasion venue.

*
* *

Le terme « utopie » est aux bourgeois ce que le « tarte à la crème » était au marquis de Pourceaugnac de Molière.

C'est peut-être très spirituel de répondre ainsi à un adversaire, mais c'est, à coup sûr, une facile réponse.

De la part des réactionnaires cléricaux et doctrinaires, nous n'avons pas à nous étonner ; les oisifs vivant au détriment des autres n'ont aucune raison de vouloir nous ménager et, dans l'impuissance où ils sont de défendre sérieusement l'organisation capitaliste, il est tout naturel qu'ils traitent de visionnaires

ces empêcheurs de danser en rond que l'on appelle collectivistes.

Il est malheureusement d'autres adversaires qui jusqu'à présent ont combattu à nos côtés pour les réformes démocratiques, et nous ont maintes fois prouvé leurs sympathies. Ce sont les démocrates libéraux.

Avec beaucoup de sincérité ils ont adhéré aux réformes préconisées par le Parti ouvrier, et les voix de leurs mandataires dans les Conseils communaux se sont mêlées à celles des nôtres pour réaliser, dans une certaine mesure, ces réformes.

Quand les deux partis progressiste et socialiste se trouveront fatalement en présence, les démocrates sincères devront choisir leur camp.

Combien d'entre eux donneront leur appui au programme élagué des « utopies collectivistes » ?

*
* *
*

Un progressiste, le très populaire bourgmestre d'Anvers, M. Jan van Ryswyk, s'adressant l'an dernier aux ouvriers libéraux de la métropole, disait :

« Les théories des collectivistes sont des utopies et eux-mêmes ne savent où ils vont. L'année dernière, Bebel, Liebknecht et beaucoup d'autres ont été interrogés en plein Parlement au sujet de leur programme et ils ont dû avouer qu'ils n'en avaient pas. »

L'orateur exprimait son espoir dans l'existence du parti démocratique. Pas d'absolutisme, disait-il, ni de l'un ni de l'autre côté : pas de laisser faire ni de laisser passer, mais aussi pas de collectivisme.

Les socialistes ne savent où ils vont ! Ils n'ont pas de programme !

Les *Services publics* De César de Paepe, le *Socialisme intégral* de Benoit Malon, la *Quintessence du socialisme*

de Schaeffle ne comptent donc pour rien, pas plus que les programmes précis et clairs des partis ouvriers du monde entier, pas plus que les milliers de publications exposant la théorie collectiviste ?

A moins que l'on ne croie que nous en sommes encore au temps où l'on apportait des plans de société échafaudés d'une pièce, à l'usage de générations à venir, et que le moindre événement économique, l'invention de nouvelles machines, venait détruire.

Personne ne peut dire ce que sera la vie des hommes dans la société de l'avenir ; ce qui fait la grandeur du socialisme, c'est précisément sa méthode froidement scientifique, déduisant des concepts sociaux du passé les formules des sociétés altruistes de demain.

« Sans doute, a dit Benoît Malon, le socialisme condamne les vieilles formes religieuses, politiques, propriétaires, familiales ; mais en cela il n'est que l'exécuteur du temps, le seul et impitoyable destructeur ; c'est lui qui élimine infatigablement, rejette dans la fosse commune du passé tout ce qui a rempli sa destinée, tout ce qui doit, conformément à la loi universelle du perpétuel devenir et des formations successives, faire place à des formations nouvelles qui auront, elles aussi, leur cycle d'évolution. »

Laissant les vieilles choses à leur destin, le socialisme élabore les principes fondamentaux de l'ordre nouveau et en prépare la réalisation.

FRANZ MARTIAL.

— Que dit-on de mon discours ? demandait certain député aboyeur bien connu de Tournai, après en avoir fait du reste un pompeux éloge.

— Mais, cher ami, répond l'autre, je n'en ai entendu dire que du bien.

— Beaucoup de personnes vous en ont parlé ?

— Non, vous seul jusqu'à présent.

LA BOXE

La boxe qui est, suivant le mot d'un homme d'esprit, le plus court chemin pour arriver d'un *poing* à un autre, est aussi et surtout l'art national anglais. La boxe, de l'autre côté de la Manche, est l'argument péremptoire de plus d'une discussion politique ou sociale ; c'est un moyen tout britannique d'appuyer son dire ; c'est enfin la réponse à toute parole malsonnante aux oreilles d'un gentleman ou d'un *cockney*. Un homme se croit-il offensé par un autre, sans mot dire, sans récriminations, il se met en devoir de boxer, et l'offenseur qui observe le même mutisme, se met aussitôt en posture : tous deux s'envoient en plein visage ou en pleine poitrine des coups de poing à assommer un bœuf ; ils les reçoivent avec une placidité, avec un silence qu'interrompent tout au plus quelques *aoh!* ou un énergique *Goddam!* Le combat terminé, chacun replace son chapeau sur sa tête, essuie le sang qui coule de ses blessures, et s'en va, — à moins que le nombre et la force des coups reçus par le plus faible ne l'aient mis dans l'impossibilité de remuer. — « Ce sont des *gentlemen* qui se sont *expliqués* », dit la galerie, et on se contente de porter le moribond à la pharmacie la plus voisine.

Un bon boxeur jouit, en Angleterre, d'une position tout à fait exceptionnelle : il compte ses admirateurs fanatiques, enthousiastes de son talent, et il ne tarde pas à s'amasser une fortune rondelette, en démontrant par principes, ce bel art que l'Anglais place au-dessus de tous les arts d'agrément.

Si la boxe n'était en usage que comme moyen de défense ou de répression, il n'y aurait aucun motif pour lui préférer le duel à l'épée ou au pistolet ; mais, ce qu'il y a

de déplorable dans cette habitude de pugilat, c'est qu'on est arrivé à en faire un spectacle public, un jeu sanglant, une lutte sauvage, à l'occasion de laquelle des paris sont engagés, tout comme s'il s'agissait d'une course de chevaux ou d'un combat de taureaux.

Voici de quelle façon se passe une représentation de boxe : on établit dans une plaine un carré de 12 mètres en tous sens ; l'enceinte étant ainsi préparée, et le public rangé tout autour, les champions entrent dans l'arène ; tous deux sont suivis de quelques amis, portant des bouteilles d'eau fraîche et des citrons.

Les boxeurs doivent avoir la tête découverte et se mettre nus jusqu'à la ceinture, — c'est dans la lice même qu'ils quittent leurs habits. — Le juge du combat donne le signal définitif. Aussitôt les boxeurs, suivis respectivement de leurs témoins, s'avancent au milieu de l'arène et se donnent la main. Les deux premiers témoins les imitent et les quatre personnages se placent de manière à former une croix. Ensuite chacun des deux adversaires se pose, se met en garde, observe son antagoniste et cherche à lui porter des coups. Lorsque les deux hommes se serrent de près, les bras sont constamment en action ; de l'un, ils tâchent de frapper leur antagoniste, tandis que de l'autre ils s'appliquent à se couvrir le corps et à parer les coups qui leur sont portés. Toutefois, le poing qui paraît destiné à garder la défensive prend souvent l'offensive et porte des coups aussi terribles qu'imprévus. Aucun coup ne doit être porté au-dessous des hanches. Lorsqu'un des combattants a été renversé, ses témoins le relèvent et le font asseoir sur leurs genoux ; les adjoints agissent également en lui faisant avaler de l'eau fraîche et du jus de citron ; ils le lavent avec une éponge et l'encouragent ; mais tout cela doit être fait avec une extrême prestesse, car il n'est

accordé à quiconque est renversé ou étourdi par la violence du coup, qu'une minute de répit pour reprendre ses sens; quand la minute est écoulée, il a le droit de se relever et de recommencer la lutte, mais s'il dépasse les soixante secondes, il a perdu l'enjeu de la boxe. Il est, au reste, d'usage, qu'après chaque coup violent, on profite de la minute accordée pour reprendre haleine, et il n'est pas rare de voir deux boxeurs s'arrêter ainsi trente ou quarante fois dans un combat qui dure une heure et demie. La durée du combat n'est pas définie; elle varie selon la force des boxeurs, et aussi suivant l'importance des coups échangés. On a vu des combats durer cinq minutes, d'autres se continuer des heures entières. On cite une lutte dont le souvenir est resté dans la mémoire de tous les cockneys de Londres, et qui dura quatre heures quarante-cinq minutes, pendant lesquelles l'un d'eux tomba, étourdi, cent quatre-vingt-seize fois. Les deux combattants de cette lutte fameuse étaient Maffey et Marcatty. On s'avoue vaincu en présentant la main ouverte à son adversaire. Les Anglais ne gardèrent pas longtemps le monopole de l'art de la boxe, qui se répandit peu à peu sur le continent. En France particulièrement, elle a aujourd'hui acquis son droit de cité.

Frappés des causes physiques de l'infériorité des Français, des professeurs habiles ont trouvé moyen, pour égaliser les chances des lutteurs, de panacher agréablement la boxe anglaise de quelques éléments de l'ancienne savate française, qui eut aussi ses vaillants disciples; et de cette fusion intelligente naquit la boxe française, qui affirme de prime abord sa suprématie sur son aînée. Donc, dans la boxe française, les pieds et les poings fonctionnent en alternant; lorsque le boxeur anglais lutte avec le boxeur français, il est mis hors de combat sans savoir

comment, et la semelle du soulier s'est à peine appesantie sur la face de l'adversaire, que déjà elle a touché terre pour revenir trouver le nez ou l'épaule, par un détour agile. Dans la boxe française, le combat n'est pas de longue durée; au bout d'un quart d'heure au plus, il est rare qu'un des combattants ne soit pas mis hors de combat.

LA PROPRIÉTÉ RURALE

Hein, entendez-vous gueuler celui-là! Comme c'est drôle, ce qu'il dit, quand on est triste!

Tous ses chagrins l'avaient repris, à cette voix effrayante, près de cette femme qui agonisait. La terre qu'il aimait tant, d'une passion sentimentale, intellectuelle presque, l'achevait, depuis les dernières récoltes. Sa fortune y avait passé, bientôt la Borderie ne lui donnerait même plus de quoi manger. Rien n'y avait fait, ni l'énergie, ni les cultures nouvelles, les engrais, les machines. Il expliquait son désastre par son manque de capitaux; encore doutait-il, car la ruine était générale, les Robiquet venaient d'être expulsés de la Chamade dont ils ne payaient pas les fermages, les Coquart allaient être forcés de vendre leur ferme de Saint-Just.

Et pas moyen de briser la geôle, jamais il ne s'était senti davantage le prisonnier de sa terre, chaque jour l'argent engagé, le travail dépensé l'y avaient rivé d'une chaîne plus courte. La catastrophe approchait, qui terminerait l'antagonisme de la petite propriété et de la grande, en les tuant toutes les deux. C'était le commencement des temps prédits, le blé au-dessous de cinq francs, le blé vendu à perte, la faillite de la terre, que des causes sociales amenaient, plus fortes décidément que la volonté des hommes.

EMILE ZOLA.



AUGUSTE BEBEL

Le courageux député allemand est né à Cologne en 1840. Il reçut une instruction primaire dans une école de village, fit son apprentissage et s'établit à Leipzig comme maître tourneur. Dès 1862, Bebel était déjà un des membres les plus actifs du mouvement populaire, qui prenait alors un caractère socialiste sous l'inspiration de Lassalle.

En février 1867, Bebel entra dans la vie politique comme député du district de Glauchau-Meerane (Saxe) à l'assemblée constituante de l'Allemagne du Nord.

En 1871, il fit partie du premier Reichstag allemand. C'est alors que, avec Liebknecht, ils protestèrent au milieu des vainqueurs contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Accusés pour ce fait de haute trahison, les deux vaillants champions socialistes furent condamnés à deux ans d'emprisonnement dans une forteresse. La même année, Bebel fut poursuivi pour crime de lèse-majesté envers l'empereur d'Allemagne, à la suite d'un discours prononcé à Gotha, et condamné à neuf mois de prison et à la perte de son mandat de député.

Bebel fut réélu au Reichstag en 1874, mais échoua en 1876. Depuis 1878, il a été constamment réélu, condamné souvent, mais reprenant toujours la lutte avec une énergie nouvelle.

Malgré le travail de propagande auquel il est astreint, les séances du Reichstag, la rédaction des journaux du parti, Bebel a trouvé moyen d'écrire de nombreux ouvrages de propagande socialiste et des études historiques très appréciées.

Bebel est un homme de haute valeur. Depuis plus de trente ans, il n'a cessé d'élever la voix en faveur du droit et de l'humanité, et l'organisation admirable du parti socialiste allemand est en grande partie son œuvre.

— Je ne sais pas, dit l'ami Got, pourquoi on trouve ma femme si spirituelle...

— Cependant, mon ami...

— Il n'y a pas de cependant qui tienne... elle n'a jamais pu rester deux heures avec moi sans s'endormir!...

* * *

D'après les gens bien informés, en fondant une colonie, le premier soin des Espagnols est de dresser une potence, celui des Portugais une église, celui des Anglais une taverne, et celui des Français une salle de bal.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

FRAGMENT

Versailles et Paris — Du 5 au 12 juin 1789

La patience des députés du tiers est à bout, celle du peuple est lassée depuis longtemps. Les représentants sont tenaillés par l'indignation, les malheureux à qui le pain manque sont rendus furieux par les souffrances de toutes sortes. La cour continue ses insolences, ses bravades, ses provocations, ses défis; Louis XVI reçoit tous les jours les délégués du clergé et de la noblesse, et Bailly, à la tête d'une délégalion des communes, est obligé d'attendre toute une semaine avant d'être admis. Le président des communes assure le roi du dévouement et de la fidélité du tiers; le roi ne trouve à répondre que quelques paroles sèches, banales, maussades :

— Allez, dit-il à Bailly, et dites à ceux qui vous envoient que je reçois avec satisfaction les témoignages de dévouement à ma personne et d'attachement à la monarchie.

La classe ouvrière, elle, continue, à souffrir, remarquons-le une fois encore. Le travail a cessé, les riches ne font plus travailler, attendant la tournure que prendront les événements. Le capital, timide comme toujours, se cache ou passe à l'étranger.

Celui qui n'avait que ses deux bras en était réduit à tendre la main, à mendier, et quand le soir, lassé, il n'avait pas trouvé une bouchée de pain, il n'avait qu'à aller rejoindre les bandes d'affamés qui couraient dans la campagne, saccageant ici un champ de pommes de terre dont se nourrissaient ces misérables, comme les

derniers des animaux. Plus loin, ces hommes en guenilles, dont plusieurs n'avaient pas mangé depuis huit jours, rencontraient un carrosse, qu'ils arrêtaient et qu'ils brisaient, tuant les chevaux, qu'ils mangeaient tout crus, comme des sauvages, se disputant les lambeaux de ces viandes saignantes. Quand ces bandes trouvaient un château sur leur chemin, elles le pillaient quelquefois, et si le seigneur voulait résister, elles le tuaient, mettaient le feu au domaine, puis passaient.

Je n'ai pas un seul mot d'indignation contre ces assassinats, pas une protestation contre ces incendies; je n'ai que de la pitié pour ces martyrs réduits au brigandage, et l'historien trouve une grande excuse qui fait tout pardonner quand il veut se rendre compte de ces événements terribles : la faim !

La faim qui ne raisonne pas, qui met la folie au cerveau des masses, la fureur au cœur des foules, l'épouvante au milieu du peuple et allume le brasier qui consume les domaines féodaux d'où sont si longtemps partis les ordres iniques et barbares.

Le 10 juin, une grande effervescence règne dans le sein de l'Assemblée.

La veille, plusieurs députés se sont réunis par groupes, et l'abbé Siéyès, député de Paris, en accompagnant un de ses collègues, lui dit :

— Il est inutile d'essayer de dénouer ce nœud gordien ; il faut couper le câble.

Neuf régiments de soldats étrangers, suisses ou allemands, entourent Versailles, les canons sont braqués sur l'Assemblée. Qu'importe ? Ces hommes, qui depuis un mois ont pu se rendre compte du but de la noblesse et de la royauté, sont bien décidés à en finir une fois pour toutes.

Siéyès monte à la tribune et dans un langage plein

de hardiesse, il propose de faire une dernière sommation aux deux autres ordres de venir dans la salle des Etats pour se soumettre à la vérification des pouvoirs en commun.

Cette proposition est acclamée.

On décide immédiatement que cette sommation sera faite par une délégation, que l'appel de tous les députés aura lieu une heure après la sommation, que de suite après il sera procédé à la vérification et donné défaut contre les non-comparants.

La Révolution est faite désormais.

Les mandataires du peuple ont pris une résolution qui répond au vœu de toute la nation et rien ne pourra prévaloir contre elle.

C'est en vain que la noblesse va essayer de résister, que les prélats vont intervenir pour arrêter de simples curés allant rejoindre leurs collègues plébéiens, que Marie-Antoinette va pousser son mari aux actes de force, que le roi va fermer la salle des Etats, chassant les députés, décrochant les tentures, enlevant les sièges. Vains efforts! peines perdues!

Une ère nouvelle va se former.

Sur les ruines de l'ancien régime va s'établir un ordre de choses nouveau; la tribune va s'élever là où régnait le silence; l'égalité de tous va remplacer les privilèges de la noblesse; la philosophie triomphante va planter l'indépendance dans les cœurs; la liberté va surgir glorieuse des décombres d'une prison d'Etat. C'est le moment où la fatalité des événements ferme le livre du passé, ouvrant l'histoire de l'avenir, sur la première page de laquelle les penseurs vont écrire cette devise dès longtemps préparée par la franc-maçonnerie et les encyclopédistes : Liberté, Egalité, Fraternité.

Devise fière et sublime, dont l'application est toujours à faire, pour le triomphe de laquelle nous aurons à lutter longtemps encore.

Le peuple prend sa part de ces journées fameuses ; son attitude excite, encourage, soutient les députés.

Quand le roi passe, personne ne dit mot ; c'est encore du respect si l'on veut, mais c'est aussi du dédain ; demain ce silence sera du mépris. Quand Bailly, le président de l'Assemblée, paraît, la foule bat des mains ; les applaudissements ne sont interrompus que par les vivats : de tous côtés partent les cris de : Vive la nation !

La raillerie française — cette arme qui détruit les régimes comme elle tue les individus — ne perd pas ses droits ; les nobles sont honnis, la reine est huée publiquement et la cour est chansonnée en bloc.

Camille Desmoulins, qui prélude dans le Palais-Royal, toujours rempli, prononce des discours, compose des vers, lance des couplets satiriques, qui sont répétés par la foule.

Dans les *Poésies révolutionnaires*, Camille publie ces vers brûlants, pleins du souffle et de la flamme qui embrasent Paris.

Stupides citoyens, ô lâches que nous sommes !
Un homme ose braver tant de millions d'hommes.
Et tout doit-il souffrir, afin qu'à Trianon
Nos maux fassent danser l'Autrichienne Toinon ?
Claude sur les Français règne, et de Messaline
L'âge accroît tous les jours la fureur utérine.

Tout cela se vend, se lit, se déclame au Palais-Royal, centre de l'agitation populaire. Des orateurs pérorent sur les tables, ceux qui ne savent pas improviser lisent l'écrit du jour : la foule crie bravo ! on fait répéter les passages les plus vigoureux. Des enfants de dix ou douze ans courent des imprimeries au jardin, apportant des feuilles humides sortant de sous presse et qui volent de main en main épuisées en quelques minutes.

Les crieurs publics parcourent les groupes en annonçant les diverses publications satiriques :

— Demandez l'arrêt du peuple français ! La Polignac exilée à cent lieues de Paris ! Condé pendu ! Conti rossé ! d'Artois châtré et la reine au b.....!

De temps en temps, la foule passe des paroles aux actes ; un espion est surpris, déshabillé en plein jour, chassé à coups de canne au milieu des huées. Une comtesse est entendue parlant mal de Necker : elle est empoignée, on la place sur une table, un tribunal s'improvise ; on fouette la réactionnaire en public, et on la jette dans le bassin, d'où elle se tire avec peine.

— Ça lui rafraîchira les idées, dit une marchande de fleurs.

— Mais ce n'est pas les idées, c'est le c... qu'elle se rafraîchit, objecte un assistant.

— C'est là que les comtesses ont leurs idées, réplique la femme du peuple.

Le mot a un succès énorme et fait le tour du jardin.

Telle est la physionomie de Paris au moment où l'Assemblée va se constituer.

Un comble pour un coiffeur de dames : friser l'inconvenance.

* * *

Un pêcheur pêche au bord d'un petit cours d'eau conduisant à un moulin.

— Pêchez-vous beaucoup de poissons dans ce petit ruisseau ? dit un passant.

— Ça dépend du meunier.

— Comment ! du meunier.

— Oui, il défend quelquefois de prendre le poisson.

— Alors, quand on empêche on n'en pêche pas ; mais quand on n'empêche pas on en pêche.

L'INÉLUCTABLE

Si la population de l'Europe augmente encore pendant un siècle dans la même proportion qu'elle augmente aujourd'hui, voici les chiffres qui l'exprimeraient pour les différents pays :

	1892	1992
Russie	110,000,000	340,000,000
Allemagne	49,000,000	115,000,000
Autriche-Hongrie.	42,000,000	80,000,000
Grande-Bretagne et Irlande	38,000,000	80,000,000
France	38,000,000	50,000,000
Italie	30,000,000	50,000,000
Espagne et Portugal	22,000,000	35,000,000
Péninsule des Balkans	20,000,000	30,000,000
Scandinavie	10,000,000	15,000,000
Belgique.	6,000,000	10,000,000
Pays-Bas.	5,000,000	8,000,000
Suisse.	3,000,000	5,000,000

Ces données nous indiquent que la solution de la question sociale doit, à bref délai, s'imposer partout avec une puissance irrésistible, car les souffrances sociales, déjà intolérables aujourd'hui pour les prolétaires, s'accroîtront encore davantage dans l'avenir.

Un vieux professeur, qui a été malheureux en ménage, donne une leçon de grammaire française à ses élèves.

Il leur explique le maniement raisonné des substantifs masculins et féminins.

— Les substantifs, leur dit-il, ne s'accordent jamais entre eux; exemple : homme et femme, ajoute le bon professeur en poussant un soupir.



Le Docteur ROUX

Nous avons tenu à donner le portrait du docteur Roux, un bienfaiteur de l'humanité, qui, par de délicates et patientes recherches, a trouvé le remède à cette terrible maladie : le croup.

Non content de sauver des milliers d'existences par la découverte du sérum, le docteur Roux est un désintéressé et un modeste. Loin de s'offrir aux acclamations de la foule, le savant se dérobe aux manifestations dont il est l'objet, et il faut presque lui faire violence pour l'arracher aux études qu'il poursuit, nous mé-

nageant probablement encore d'autres surprises : ne parle-t-on pas de la guérison de la phtisie !

Le docteur Roux restera grand parmi les plus grands, et les noms des grands guerriers, des profonds politiques, seront oubliés, que le nom du savant français sera prononcé avec reconnaissance par les mères délivrées, grâce à lui, de l'affreux cauchemar qui, si souvent les tient penchées sur le bord d'un berceau.

CE QUE COÛTE LA PAIX ARMÉE

En 1874, le budget de l'empire allemand était de 672 millions ; les dépenses militaires absorbaient 331 millions.

En 1880-81, le budget total était de 750 millions ; les dépenses militaires atteignaient le chiffre de 407 millions.

Le budget de l'empire pour 1892-1893 monte à un milliard 217 millions, et l'on demande 635 millions pour l'armée.

Sans compter les nouvelles dépenses que va occasionner l'application immédiate de la loi militaire, récemment votée par le Reichstag.

Cela fera, au bas mot, un budget de 700 millions, rien que pour l'armée, un peu plus que le budget total de l'empire en 1874 !

En treize ans, les impôts indirects ont progressé de 264 millions. La dette publique dépasse deux milliards.

Voici une pancarte lue à la porte d'un fabricant de pipes :

*N'allez pas vous faire voler ailleurs !
Entrez ici !*

Service Médico-Pharmaceutique

DE LA

MAISON DU PEUPLE, de Bruxelles

On a gratuitement, lorsqu'on est malade, les soins du médecin et les médicaments pour tous les membres de la famille affiliée au Service.

Il faut, pour participer au Service, payer *pour chaque personne et par semaine*, une cotisation de

5 CENTIMES

Médecins agréés

DELBASTÉE, boul. du Jardin-Botanique, 1, Bruxelles.

PARYS, rue Antoine Dansaert, 18, Bruxelles.

GUILMOT, rue Hôtel-des-Monnaies, 62, Saint-Gilles.

BONNEVILLE, rue Prévinaire, 28, Anderlecht.

MENDIAUX, rue de la Poste, 193, Schaerbeek (*Maladies des enfants et de la peau*).

DELPIERRE, rue de Constantinople, 66, Saint-Gilles.

NONNET, rue du Trône, 173, Ixelles (*Maladies des femmes*).

Pharmaciens agréés

HAINAUT, rue des Sables, 19, Bruxelles.

JACOBS, boulevard Barthélemy, 1, Bruxelles.

LENGRAND, rue des Foulons, 39, Bruxelles.

LETOT, rue de Munich, 64, Saint-Gilles.

CLERFAIT, chaussée de Mons, 335, Cureghem.

VAN CUTSEM, avenue de la Reine, 117, Laeken.

VANDEPUTTE, rue Josaphat, 71, Schaerbeek.

BODSON, rue du Conseil, 22, Ixelles.

REMÈDES ET CONSEILS UTILES

Quel est le meilleur conseil médical à donner aux travailleurs ?

C'est les engager à suivre, aussi rigoureusement qu'il le leur est possible, les règles et les prescriptions de l'hygiène.

Je le sais bien, ces préceptes sont multiples, nombreux et varient beaucoup avec la profession de chacun de nous.

D'autres fois, certaines conditions particulières dans lesquelles se trouvent les ouvriers, apportent un obstacle très considérable à l'application de ces principes.

Souvent aussi, les règles de l'hygiène sont absolument ignorées et partant inappliquées par la masse du public.

Je regrette ne pouvoir énoncer ici, la place étant fort restreinte, même les points essentiels de l'hygiène générale, de l'hygiène professionnelle, de l'hygiène des ateliers, de l'hygiène des habitations ouvrières, de l'hygiène scolaire, etc.

Nous verrions que, à chacune de ces divisions correspondent des prescriptions spéciales.

Quoi qu'il en soit, il en est parmi ces principes qui sont connus de tous, sont élémentaires et entrés dans le domaine des connaissances générales.

Il faut que chacun applique ces données aussi complètement qu'il le peut.

Je citerai, par exemple, les soins de la propreté personnelle; ils sont des plus importants et cependant souvent des plus négligés.

Là réside la cause d'un grand nombre de maladies et d'infirmités que l'on pourrait facilement éviter.

N'est-il pas aussi du devoir de chaque ouvrier de veiller à l'hygiène de son atelier? Et si celui-ci se trouve dans des conditions hygiéniques défectueuses, il doit insister pour améliorer cette situation, cela aussi bien pour lui que dans l'intérêt de ses compagnons de travail. « Tous pour un, un pour tous. »

Je le répète, il n'est pas possible d'indiquer ici les nombreux enseignements que le sujet comporte.

Nous le ferons un jour.

On peut cependant affirmer que l'application des quelques notions d'hygiène répandues dans le public évitera de nombreux inconvénients qui, s'ils ne sont pas tous fort graves, placent du moins le travailleur inobservant dans une situation de santé préjudiciable à lui-même et aux siens.

Remèdes contre les engelures

Un grand nombre de travailleurs souffrent d'engelures, pendant l'hiver. Cette petite affection, très fréquente, est très pénible, surtout lorsque les engelures se crevassent ou s'ulcèrent.

Voici de petits remèdes faciles à appliquer et très salutaires :

1° Faire une décoction de feuilles de noyer et en faire des applications sur la région malade, au moyen de compresses. Ces applications doivent être faites très chaudes.

2° Faire éteindre gros comme un œuf de chaux vive dans la quantité d'eau nécessaire à l'immersion des mains. Quand le lait de chaux est produit, y baigner les extrémités malades pendant dix minutes; essuyer et enduire d'une couche légère de glycérine phéniquée. Ce remède n'est pas applicable aux engelures crevassées.

Pour ce dernier cas, voici un onguent efficace :

Baume du Pérou	4 grammes
Acide borique	4 —
Vaseline	20 —

Trois applications par jour et entourer d'un linge.

Brûlures

Cet accident est fort fréquent dans les ménages et dans l'industrie. Il est donc bon d'avoir sous la main un remède facile à préparer et donnant d'excellents résultats. Voici son mode d'emploi :

On prépare avec de l'eau chaude et du sous-nitrate de bismuth une bouillie de la consistance de la bouillie de plâtre. On en badigeonne toutes les parties brûlées à l'aide d'un pinceau soyeux. Il se forme une croûte protectrice que l'on renforce de temps en temps par un nouveau badigeonnage.

La guérison, même pour des blessures sérieuses, s'obtient en dix à douze jours.

On emploie aussi des solutions saturées d'acide picrique.

Pour les brûlures peu étendues, on se sert d'un pansement à la vaseline boriquée qu'on lève tous les deux jours.

Ecorchures

Pendant l'été, chez beaucoup de personnes, celles obligées de faire de longues marches particulièrement, se produisent des écorchures très douloureuses.

On prend un mélange de parties égales d'eau ordinaire et d'huile d'olives que l'on bat en mousse. On lave les parties malades, et le lendemain on est agréablement surpris d'être guéri.

Traitement des verrues

Voici un remède qui fera disparaître rapidement cette petite infirmité dont beaucoup de personnes sont atteintes.

Mélangez :

Fleur de soufre	20 parties
Glycérine	50 —
Acide acétique	10 —

On badigeonne les verrues avec un pinceau trempé dans cette pâte, ou bien on les recouvre d'un morceau de toile enduite de la même pâte. On continue les badigeonnages pendant plusieurs jours sans enlever les premières couches ; alors, peu à peu, on voit les excroissances se dessécher et finalement tomber.

Rhume de cerveau

Une excellente méthode de guérison de ce peu agréable visiteur consiste à remplir le creux de la main de jus de citron et à le renifler fortement.

Remède contre les boutons de la figure

Ce remède, mis à la mode par Franz Martial, consiste à fondre 20 grammes de nitrate de potasse dans 300 grammes d'eau et à imbiber les boutons au moyen de cette solution.

Ce traitement est efficace et fait disparaître rapidement cette peu esthétique affection.

Remède contre la chute des cheveux

Il suffit, pour empêcher la perte précoce de cet ornement, de se laver la tête tous les jours avec un mélange de teinture d'arnica et d'eau.

Traitement des hémorrhôïdes

Cette pénible infirmité cède souvent à l'application du traitement suivant, appliqué trois fois par jour :

2 grammes extrait d'hamamelis virginica
30 — de vaseline.

Mêlez pour faire un onguent.

Ou bien la pommade composée de :

Extrait de vaseline	4 grammes	—
Antibellad	20	—
Vaseline	30	—

A appliquer de la même façon.

MOTS DE COMBAT

Aucun plan pour secourir la misère ne mérite l'attention s'il ne met les pauvres en état de se passer de secours.

RICARDO.

* * *

Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est, pour le peuple et pour chaque portion du peuple, le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs.

(*Constitution de 1793*, art. 35.)

* * *

Si les barbares inondaient aujourd'hui l'Europe, il faudrait bien des affaires pour leur faire comprendre ce que c'est qu'un financier parmi eux.

MONTESQUIEU.

* * *

Je suis inflexible pour les oppresseurs parce que je suis compatissant aux opprimés.

ROBESPIERRE.

POUR LA PRESSE

COMPAGNONS !

Propagez partout la Presse ouvrière.

Faites lire les journaux du Parti ouvrier :

**Le Peuple, l'Echo du Peuple, Vooruit,
De Werker**

Achetez régulièrement un de ces journaux qui défendent vos droits.

Insistez auprès des cabaretiers et des commerçants qui vivent de votre clientèle, pour qu'ils achètent un de vos organes.

N'oubliez pas le Denier de la Propagande.

Aux séances, aux réunions, après la paie, que les dévoués fassent des collectes.

A l'œuvre, Camarades, en avant pour la propagande !
Que chacun fasse son devoir.

Le Parti ouvrier compte sur votre dévouement.

Adressez abonnements et collectes aux journaux :

Le Peuple,

Vooruit,

Rue des Sables, 35, Bruxelles.

Marché-au-Fil, Gand.

De Werker, *rue Basse, 146, Anvers.*

LES COOPÉRATEURS BELGES

Organe mensuel de la coopération

Abonnements : Belgique, 1 franc. — Union postale, 2 francs

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

11, rue James Watt, 11, Schaerbeek.

GRANDS MAGASINS

LA MAISON DU PEUPLE

27, VIEILLE-HALLE-AUX-BLÉS, 27

BRUXELLES

La Maison n'accorde PAS DE CRÉDIT.

Tout coopérateur jouit d'un escompte de 5 p. c.
sur ses achats.

Aunages, Bonneteries, Merceries

DRAPERIES ET CONFECTIONS

POUR HOMMES ET ENFANTS

Etoffes de fantaisie pour Pantalons

FORTE DIMINUTION SUR LES FLANELLETES

Immense choix de Rideaux

Important rayon de Châles et de Gilets de chasse

A DES PRIX RÉELLEMENT BON MARCHÉ